

N° 180 - 6 Mai 1934.

1 fr.

Tous les Dimanches.

# POLICE MAGAZINE

# ESPIONNAGES d'amour



*Révélation  
Sensationnelles*

Le premier chapitre de ces stupéfiants souvenirs d'une espionne a obtenu un formidable et retentissant succès de curiosité. Lire, pages 8 et 9, la suite de ce récit d'un intérêt passionnant.

**Page 12: Le rebondissement de l'affaire Prince.**  
**Pages 6 et 7: Communications secrètes par pigeons voyageurs.**

# A HUIS CLOS

## - Causes salées -

### Trouble de jouissance

Il y a de bons locataires, occupant en respectables pères de famille les locaux à eux cédés, payant leur terme avec le respect dû à l'exactitude et toujours en excellents rapports avec leur concierge.

Ce sont des sages ou des craintifs. Il y en a d'autres, au contraire, pour qui un bout de cigarette trouvé dans l'escalier est motif à procès, d'autres qui ne sont jamais contents, et il semble que tout conspire dans le but de leur rendre intenable l'existence.

Tel est M. M..., qui assigne devant le tribunal civil son propriétaire et deux de ses voisins, afin d'obtenir une indemnité considérable, en contre-partie des ennuis que lui ont causés : 1° le peu d'épaisseur des murs de l'immeuble qu'il habite ; 2° la conduite soi-disant éhontée du ménage V... ; 3° le « je-m'enfichisme » du propriétaire qui n'a pas voulu entendre ses plaintes, selon lui justifiées ; 4° enfin les spectacles divers et, toujours selon lui, révoltants qui affligent chaque soir sa vue et son esprit, lorsqu'il se met à sa fenêtre pour prendre le frais. Appelée une première fois devant le juge de paix du quartier qui s'est déclaré incompetent, en raison du montant élevé des dommages réclamés, l'affaire, après de longs mois, arrive enfin devant la juridiction supérieure.

La déposition de M. L..., déjà longuement exposée par son avoué, va quelque peu égarer les froides murailles de la salle d'audience et les visages mélancoliques des magistrats.

Retenons seulement la partie... rocambolesque, si l'on peut dire, des réclamations du demandeur.

Tout d'abord en ce qui concerne ses voisins de palier.

Messieurs, j'ai cinquante-six ans. J'ai été marié trois fois et j'ai la prétention de savoir ce que c'est : qu'une lune de miel. Or, mes voisins, deux jeunes époux, ont emménagé dans l'appartement contigu au mien au terme d'octobre 1930. Nous sommes en 1933, et depuis la prise de possession, je n'ai pas pu fermer l'œil toute une nuit, réveillé en sursaut, ainsi que ma troisième femme, par les excès amoureux, les transports et les cris de ce couple infatigable. Il y a pourtant dans l'existence sensuelle d'un ménage des périodes de calme, des semaines où la force des choses et les exigences de la nature obligent au repos, si ce n'est à l'abstention totale. Eh bien ! messieurs les juges, ces moments-là, je suis encore à les attendre, après les avoir espérés en vain. Ce n'est pas tout. Tel que vous me voyez, je suis exactement dans la situation du monsieur qui a au-dessus de lui un voisin noctambule, qui retire ses bottes en les

jetant l'une après l'autre, à grand fracas, sur le parquet. Lorsque la première a pépété son vacarme, il attend avec angoisse le choc de la seconde et ne peut fermer l'œil avant de l'avoir perçu, dans la crainte d'être réveillé en sursaut s'il venait à se rendormir auparavant. L'histoire est bien connue. Eh bien ! le ménage V... a la déplorable habitude de manquer de régularité dans la récidive. Et, moi, moi, que l'on qualifie de grincheux, de chercheur de noises, d'empêcheur de danser en rond, de mauvais coucheur, par la faute d'un propriétaire par trop parcimonieux, lequel a fait bâtir sa maison en carton-pâte, je suis obligé de passer des nuits entières dans l'anxiété, dans l'énerverment, parce que j'attends le choc de la seconde botte, qui tarde à se produire. Et, lorsque, exténué, perclus, le corps couvert de sueur froide, je cède enfin au sommeil, c'est pour en sortir brusquement, éveillé en sursaut par des bruits, des craquements de ressorts, des échanges d'épithètes, évidemment fort bien choisies dans le dictionnaire du Tendre, mais infiniment désagréables à entendre en qualité de témoin auditeur... La fatalité a voulu que les chambres à coucher des appartements fussent mitoyennes, dans cet immeuble infernal. Je n'envisage pas d'aller coucher dans mon salon pour fuir ces éclats inconvenants... Ou alors, pourquoi moi, et pas le couple insatiable ?

En ce qui concerne les spectacles de ma cour, que vous dirai-je, messieurs, si ce n'est que nous vivons à une époque sans mœurs et sans retenue ?

S'il est possible de faire application de l'article 330 qui réprime l'outrage à la pudeur, j'ai versé au dossier le constat de mon huissier, M<sup>e</sup> Z..., par lequel il est archiprouvé que M<sup>me</sup> G... se déshabille chaque soir que Dieu fait, sans tirer ses rideaux, offrant à ma vue qui n'en peut mais le plus extravagant des tableaux et parfois des scènes dont le caractère réjouirait un être vicieux ou amateur de sensations rares.

Qu'ai-je besoin de voir tout cela, moi, honnête homme, revenu des choses de ce bas monde et plus particulièrement de l'attrait d'appas trop vastes et trop mûrs pour être de quelque agrément ?

Et encore ici, la laderrie de mon propriétaire éclate de façon péremptoire, puisqu'il a fait l'économie de contrevents, quitte à rendre impossible l'existence de ses locataires.

J'ai assigné M<sup>me</sup> G... devant le tribunal correctionnel, sur citation directe... Je n'entends pas vous demander, à vous, juges civils, de faire à son égard application du fameux article 330, mais enfin, ce fait prouve avec les autres que je suis dans un immeuble inhabitable, et que la faute en incombe au propriétaire...

La défense de ce dernier est habile : — Que me reproche-t-on en somme ? Les débordements de certains parmi mes locataires... Je ne puis en être déclaré responsable.

Et si on trouve trop minces les murs de mon immeuble, je répondrai que M. L... est le premier et le seul à s'en plaindre, depuis trente ans que la maison existe. Il faut donc imputer à son caractère chicanier ou à un état morbide, nerveux, excessif, les récriminations qu'il a fait dégénérer en procès, et le débouter purement et simplement de sa demande.

Les jeunes mariés excitent du droit le plus absolu qu'ils ont de s'aimer quand bon leur semble, de récidiver et de pousser la fantaisie jusqu'à la faire à des heures dissimulables.

L'imprévu, déclare pour eux leur avocat, est un piment que l'on ne saurait exclure d'un duo de tendresse. Que celui qui n'a jamais eu la chance de faire vibrer entre ses bras celle qu'il aime vienne nous accuser d'excès. Le fait valait la peine d'être enregistré sur une grosse de jugement !... Messieurs, vous ne sauriez nous condamner pour avoir, dans des conditions parfaitement naturelles, travaillé à l'avenir et à l'accroissement de la race !

J'ajouterais que le plaignant ne tardera pas à recevoir une satisfaction provisoire et... momentanée d'ici peu... Nous ne ferons plus de bruit pour un temps, car la providence a bien voulu bénir nos efforts combinés... Nous sommes enceinte, messieurs, et j'espère que vous entendez par là qu'il s'agit de ma cliente, et ce pour la plus grande joie de son époux, M. V...

La personne « indécente » citée ne se présente pas.

Il est probable qu'elle réserve sa défense pour le procès en correctionnelle qui l'attend, et où elle devra s'expliquer sur les raisons qui l'incitent à se montrer sans voiles et... sans rideaux à sa fenêtre.

Malgré cette abstention, le tribunal ne donnera pas gain de cause au locataire malchanceux.

Dans un jugement garni de nombreux et spirituels attendus, il prouvera à M. L... qu'il a tort de se plaindre et plus tort encore de faire un procès sur si peu.

Et il le débouterà de sa demande, sans lui allouer les frais de la cause.

Gageons que cette affaire ira en appel !

J. C.

### La preuve par neuf.

Lorsque le patient arrive à la barre, la tête recouverte d'un pansement énorme, béquille et canne en mains, il fait littéralement pitié ; et l'assistance est déjà prête à donner tous les torts à son adversaire, le sieur Z..., un petit bonhomme râblé, au cou de taureau, au regard vif, au nez turgescent et aux poings énormes. Qu'il avoue ou n'avoue point être l'auteur des dégâts, l'opinion publique lui en attribuera sans aucune hésitation, la paternité. Il a le physique officiel des démolisseurs de portraits, et nous allons bientôt apprendre qu'il joue aussi les Don Juan, avec éclat !

Le président passe la parole au blessé. — Voyons, quels sont vos griefs à l'égard de Z... ? Parlez ; ici, vous ne risquez plus rien !

Timide, paraissant redouter malgré tout, encore les « explosions » de son adversaire, le pauvre Jules D... expose ses malheurs.

Ça remonte à l'année dernière. A cette époque, je travaillais dans une fabrique de chocolat avec ma maîtresse, lorsque nous fîmes la connaissance de Justin Z... Tout de suite, il nous parut un joyeux luron. Il faisait rire Anna...

C'est la maîtresse de Monsieur, intervient encore le terrible Z...

Il payait assez souvent le coup chez le bistro, et il n'y en avait pas deux comme lui pour raconter des histoires salées et poivrées.

Bref, Anna me dit un jour, c'était au début de cette année : « Il faut inviter Justin à manger la soupe un de ces soirs. »

Je n'y vois pas d'inconvénients, lui répondis-je, mais nous arrangerons ça pour un de ces dimanches et tu mettras le pot-au-feu. On invite donc le camarade, il arrive vers quatre heures de l'après-midi, le sourire aux lèvres...

Tout à coup, ma femme... pardon, ma maîtresse s'aperçoit qu'il lui manquait du colorant pour son pot-au-feu. « Cours chez l'épicier, me dit-elle, tu prendras en même temps de la moutarde et des cornichons. » Moi, comme de juste, j'y vais, mais en rentrant, je trouve Justin et Anna assis tous les deux sur le lit, et dans une posture qui ne me parut pas très naturelle. Pourtant, je ne dis rien, mais, au bout d'un moment, ma femme qui était retournée dans sa cuisine, en sortit, me dit : « Jules, j'ai oublié de te faire acheter du pain. Il n'y en aura pas assez... » Que voulez-vous que je fasse ? Avoir l'air d'avoir vu, ça me chiffonnait, rapport à ma dignité. Je remets donc ma casquette, je descends

quatre à quatre les escaliers, et je trouve la boulangerie fermée. Force m'est donc de courir jusqu'au boulevard. Je me dépêche, et, en remontant, je m'efforce de ne pas faire de bruit, afin de surprendre mes tourtereaux. Malheureusement, une clef avait été glissée dans la serrure, à l'intérieur. Pas moyen de rentrer la mienne. Il me fallut frapper pour me faire ouvrir. Mais au temps que mit Anna, je vis bien qu'il avait dû se passer quelque chose...

Tout ça n'aurait rien été si Justin ne s'était pas réinvité pour le dimanche d'après ; puis il prit l'habitude de venir, et je finis par voir clair dans son jeu. Il me trompait avec Anna chaque fois que j'étais obligé de descendre sous prétexte d'aller chercher quelque chose chez le boucher ou chez le crémier. Si bien qu'un jour, ça, c'était le 14 du mois dernier, je dis à Z... « Tu n'es qu'un Chinois ! Je ne suis pas aveugle, tu te f...s de moi avec ma femme, et j'te défends de remettre les pieds à la maison ! »

Si tu la rendais heureuse, me répliqua-t-il, je ne serais pas obligé de faire ton boulot. Elle a du tempérament, ta ménagère, et toi, tu n'es qu'un feignant ! Pire, même, un incapable. Ne te plains donc pas de ce qui t'arrive !

Il faut vous dire que nous avions quitté depuis longtemps la fabrique de chocolat, moi et ma... maîtresse. Alors je ne tins pas trop compte des injures de Z... pensant qu'il ne se risquerait plus à venir nous voir, et tout serait dit. Mais deux ou trois jours plus tard, à l'usine où j'avais trouvé de l'embauche, j'entendis des collègues qui chuchotaient derrière mon dos :

Tu le vois, le Jules, paraît qu'il peut plus rien faire... il devrait bien aller voir Voronoff !... Bref, un tas de calomnies qui étaient loin de me plaire. En rentrant chez moi, je dis à Anna que j'en avais assez de toutes ces histoires, mais elle me fit remarquer avec raison que Justin en était la cause, et que, si j'avais des observations à présenter, c'était à lui et non pas à elle que je devais m'adresser.

J'espère que nous allons enfin en arriver aux coups !... soupire le président.

En effet, monsieur le Juge. Donc, très monté contre mon ancien camarade, j'allai le trouver à la sortie de la fabrique et je lui dis ce que j'avais sur le cœur : « C'est bon, qu'il me rétorque, si j'ai dit que tu étais impuissant, c'est que ta bourgeoisie me l'a affirmé. Je vais t'accompagner chez toi et on règlera ça ! »

Nous voilà donc partis, en nous chamailant. Nous arrivons à mon domicile, et Justin met la question sur le tapis, en affirmant que je n'étais qu'une « lavette », un « bon à rien », enfin toutes sortes d'injures ; dans le but de me ridiculiser vis-à-vis de ma maîtresse. Moi, la colère me prend, parce que, si je suis un calme à l'état nature, il n'y a pas plus furieux lorsque je sors de mes gonds. Je crie donc à Justin que je vais lui prouver par neuf que je ne suis pas ce qu'il dit... et autant de fois qu'il le voudra. Puis je commande à ma femme de se coucher...

Ici, force nous est de glisser avec circonspection sur le récit savoureux mais par trop gaulois du mari « sorti de ses gonds ». Au reste, la salle dut être évacuée avec prestesse, afin de permettre à la vérité, véritablement toute nue, de se faire jour, grâce aux détails donnés par le plaignant.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Jules D... prouva par A + B, si ce n'est par neuf, qu'il était parfaitement constitué.

Malheureusement, Justin prit la chose du mauvais côté, et il se fâcha, sans doute aussi parce qu'il fut jaloux, en sa qualité d'amant, de constater que la belle Anna n'avait pas trop fait fi des « présents de l'époux ». Au comble de l'exaspération, ce voyeur par force se jeta sur le plaignant fort déprimé et lui appliqua une terrible raclée dont les suites faillirent être fatales.

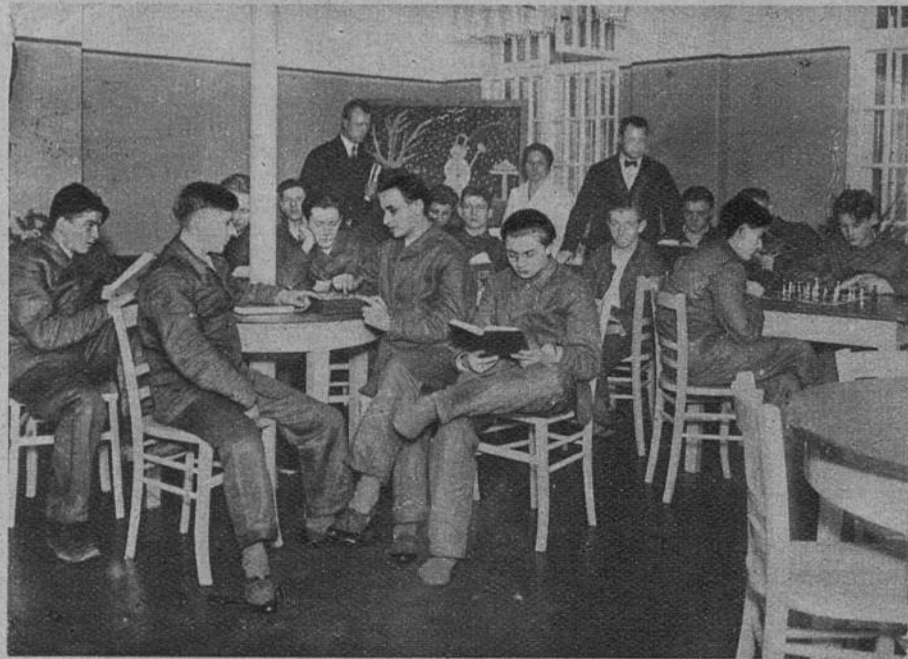
Certificats d'hôpitaux, rapports médicaux, demande de dommages et intérêts, déposition des témoins et lettre de la belle Anna empêchée (pour cause de maladie) de venir raconter les faits, tout cela oblige le prévenu à avouer ses torts.

Son avocat, pourtant, lui évitera une peine sévère. Justin Z..., pour avoir démoli son ex-copain après l'avoir fait cornard et basement calomnié, fera six mois de prison et paiera — s'il le peut — cinq mille francs de dommages et intérêts à sa victime.

Oui, mais s'il a conservé l'amour de la douce Anna, c'est pour rien !...

J. C.

## PRISON MODÈLE



Les services pénitentiaires d'Allemagne ont adopté maintes méthodes américaines. Celle-ci par exemple : les adolescents condamnés sont détenus dans des prisons-modèles où l'on s'efforce de relever leur niveau moral par une bonne hygiène, des soins assidus, des cours ou conférences, l'impression enfin d'un certain bien-être et d'une certaine liberté. Les jeunes gens que montre cette photographie et qui se trouvent dans la salle de lecture d'une de ces prisons n'ont-ils pas l'air d'appartenir à un club ? (R. A. P.)

Direction - Administration - Rédaction

30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec prime) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux. Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

**GALERIES BARBES MEUBLES**  
VOIR EN PAGE 14.



— Roger, c'est la dernière fois que tu me prends pour un « carafon ».

Ce soir-là, dans un bar du boulevard de Clichy à la porte duquel un « homme » a été descendu dernièrement, il y avait un véritable « aquarium » — ainsi que l'on dit pour désigner une assemblée de souteneurs.

Ces messieurs, adossés au comptoir ou assis sur le bord des chaises, faisaient cercle autour d'un individu debout qui laissait aller sa mauvaise humeur qu'il ne cherchait même pas à atténuer.

En le regardant attentivement avec des yeux connaisseurs, on pouvait remarquer que la mise de cet homme ne présentait pas les caractéristiques vestimentaires des « affranchis ». Il avait presque l'air d'un honnête comptable ou d'un brave employé de mairie. Aucune trace, à part le chapeau à peine fendu, de cette élégance crapuleuse chère aux mauvais garçons de Montmartre ou d'ailleurs...

Riri le Pégriot qui m'avait maintes fois amené dans ce bar interlope — où à présent je puis dire que j'ai mes grandes et mes petites entrées — m'avait un jour présenté ce personnage étrange sous le sobriquet de Roger l'Épicier.

Ce dernier, sans doute pour fonder sa mauvaise humeur sur des arguments sérieux, avait sorti de sa poche un papier plié en quatre et le lisait à la cantonade. C'était une lettre de Simonne, son « doublard ». En voici la teneur exacte, moins les fautes d'orthographe et en châtiant par endroits les expressions trop réalistes :

Roger,

C'est la dernière fois que tu me prends pour un carafon, car hier au soir je t'ai apporté de l'argent et tu ne m'as rien donné pour

prendre une chambre. Je suis fatiguée de rester comme je vis avec toi. Plus qu'on est bonne, plus qu'on passe pour une poire. Maintenant l'argent que je ferai restera pour moi. Tu n'as pas de cœur... Huit jours que je couche à la belle étoile et toi tu dors chez toi avec la femme !... Et moi je suis en train de travailler pour vous nourrir... C'est fini. L'autre jour, tu m'as traitée de paumée. C'est bien de ma faute, car avec l'argent que je t'ai apporté hier soir, aujourd'hui je me serais payé un costume et j'aurais pris une chambre...

Je te souhaite bonne chance et que tu trouves une femme comme moi. Tu perds beaucoup avec moi et, dans quinze jours, tu verras si je suis paumée comme tu le dis. Je te remercie de la gentillesse que tu as eue pour moi.

Au revoir et bonne chance.

Le carafon : Simonne.

Je me corrige des hommes, celui qui viendra me raconter des boniments comme toi, je l'enverrai se faire voir.

— Qu'en dites-vous, les gars ? conclut Roger l'Épicier, avec un gras ricanement. Pour une « tordue », c'est une « tordue », pas vrai ?

— T'as raison, approuva mon camarade Riri le Pégriot.

Roger, la mine renfrognée, poursuivit : — Ça, c'est rien... Que Simonne me « sèle » (quitte), il n'y a rien à redire. J'ai été vache avec elle. Mais ça, ça ne se commande pas... C'était une question de peau. J'ai jamais pu coucher avec elle... J'aime pas les Martiniquaises.

— T'as tort, fit quelqu'un, car ta fille, elle était chouette pour une créole !... — C'est sûr... Chacun ses goûts !... Elle m'a « fait la malle »... Tant pis pour moi... Mais le coup de ma femme, de ma « régulière », ça, alors, c'est un autre turbin... Elle vient de « se faire la paire » avec toutes nos économies... soixante-quinze « sacs » !

Un murmure de surprise accueillit ces paroles. C'est que l'événement était capital. Roger était marié légitimement depuis plus de dix ans avec cette femme. Sou par sou, le ménage avait « mis à gauche » la somme nécessaire pour se rendre acquéreur d'une petite épicerie de la rue Lepic. Les affaires marchaient convenablement. Roger allait aux Halles deux ou trois matins par semaine et le reste du temps, laissant son épouse à la boutique, il s'en allait tuer le temps dans les bars du quartier en taquinant d'interminables belotes. La vie était belle. Il s'était adjoint un « doublard » Simonne la Créole... Crac, ne voilà-t-il pas que coup sur coup ses deux sources de revenus, le « doublard » et son honnête commerce d'épicerie, s'étaient tarées !... Et, pour comble d'infortune, sa bourgeoise s'était sauvée en emportant les économies... Soixante-quinze mille balles...

Il y a de quoi mettre à bas un homme solidement trempé. Heu reusement que

marié « légitime » pour lui faire plaisir !... Ordures !... Soyez bon avec les dames !...

Et il cracha à terre pour souligner son mépris.

— Mais où la « repiquer », Mado, ma femme ? continuait-il. Je ne vois pas avec qui elle a pu se « tirer »... Aucun « homme » ne venait à la maison... Telle que je la connais, elle n'aurait quand même pas partie avec un « cave »... Alors ?...

Alors... Roger hésitait, se grattait la nuque en ramenant son chapeau sur ses yeux, se décarcassait l'esprit pour essayer de découvrir où et avec qui la fugitive se trouvait. Ses amis l'accablaient de questions, lui soumettaient des hypothèses qu'il rejetait d'un air las les unes après les autres. Il resta un bon moment à réfléchir.

— J'ai mon idée, fit-il brusquement. Je vais aller « draguer » en voiture principalement dans le faubourg Saint-Martin... Mado a connu dans le temps un homme de ce coin-là... On ne sait jamais... Une chance à courir... Qui est-ce qui m'accompagne ?...

Tout le bistro s'effrit.



Il avait sorti de sa poche un papier et le lisait à la cantonade.

roman. Qu'est-ce que tu bois ?

Après que le garçon eut servi les consommations demandées, Riri entama le récit des aventures de Roger. Mes connaissances s'arrêtaient au départ de l'Épicier accompagné de Riri et de Bobby le Boxeur. L'Épicier avait décidé de rechercher sa femme du côté du faubourg Saint-Martin. Et c'est par là que s'orientèrent leurs premières explorations.

Durant des heures, inlassablement, ils battirent tout le quartier, rue par rue, stoppant ou ralentissant devant des bars fréquentés par « les hommes », examinant un à un les consommateurs dans l'espoir de découvrir Jean le Niçois sur qui Roger avait des doutes — minimes, il faut l'avouer.

— Jean le Niçois n'est pas un homme correct, expliquait le mari infortuné tout en tenant le volant et en épiait les allées et venues du trottoir, j'ai déjà eu une « salade » avec lui dans le temps. Et puis, quelque chose me revient : je l'ai rencontré ces jours-ci à plusieurs reprises dans les environs de la place Blanche... Ce n'est pas son quartier par là... Que venait-il y faire ?

Et les heures coulèrent, fiévreuses, sans apporter d'espoir ni d'indices intéressants à Roger.

— J'accepte, souffla Jean, que le décor sinistre et les résolutions farouches de ses adversaires impressionnaient.

# Une chasse à la femme

Roger l'Épicier avait une volonté de fer... Démonté un moment par le sort adverse, il s'empressa de réagir : — Faudrait quand même pas que ces deux salopes s'imaginent qu'elles vont me mettre de « la cloche » !... Rien à faire... D'abord je m'en vais reprendre mes « ronds » et après ça me venger... Une belle petite vengeance... Lui marquer la gueule avec mon couteau... Ça lui rappellera pour la vie le tournant qu'elle m'a joué... Et moi qui me suis

Je suis resté plusieurs jours sans avoir de nouvelles sur les malheurs conjugaux et extra-conjugaux de Roger l'Épicier. Je viens de repenser à cette mystérieuse affaire et comme je dispose de la soirée je me rends au bar où je sais retrouver mes peu recommandables amis.

J'ai de la chance. Ma curiosité va être satisfaite puisque voilà Riri le Pégriot attablé nonchalamment à un guéridon.

— Tiens, salut, qu'est-ce que tu deviens ? fait-il en me tendant une main abondamment baguée d'or.

— Ça va, et toi ? Avant de répondre, je continue, à voix plus basse : — Et Roger l'Épicier ?

Mon interlocuteur a un éclair de triomphe puis un rire bref : — Ça s'arrange tout doucement... Je m'en vais te raconter ça... On dirait un

Jean le Niçois est signalé dans le faubourg.



Un matin que ces deux camarades étaient venus le surprendre dans son confortable petit logement de la rue Lepic, il fut frappé par leur air enjoué.

— Y a Jean le Niçois qu'est signalé dans le faubourg, déclara Riri. Tous les midis, il prend son apéro au « Petit Pot ». Tu n'as qu'à y foncer... Nous, en cas de bobo, on se tiendra dans les environs...

— Ça gaze. On saute en vitesse dans la « tincture » !...

La voiture stoppa à une vingtaine de mètres du bar en question.

Aussitôt, laissant à l'intérieur Bobby et Riri, l'Épicier se dirigea à pas pressés vers le bistrot.

La nouvelle était exacte : Jean le Niçois était là, au comptoir, bavardant avec le garçon qui rinçait les verres. Avec cette vivacité du regard qui n'appartient qu'aux hors-la-loi et aux individus traqués, le Niçois aperçut immédiatement la silhouette robuste de Roger l'Épicier.

Négligemment, il se tourna vers ce dernier et, avec un sourire mielleux, demanda sur un ton où il y avait une nuance de raillerie.

— Tiens, Roger, une rareté de te voir par ici... Et ta boutique, ça marche ?

— Ça va, trancha sèchement l'Épicier, t'occupe pas de mes « oignons »...

« J'ai à te causer sérieusement, dans la bouche », d'homme à homme... l'entends ?

Une pâleur soudaine envahit le visage mat de Jean. Il répondit avec une tranquillité feinte :

— Quand tu voudras... Ce soir si ça te fait plaisir. A présent j'ai pas le temps... Le boulot, tu comprends ! Je serai ici à huit heures. T'auras qu'à venir me trouver.

— Là-dessus, après un vague geste de salut, il s'éloigna.

Le soir, Roger l'Épicier avait devancé l'heure pour ne pas manquer Jean le Niçois.

— Suis-moi, j'ai ma bagnole... On y sera peinard pour discuter...

Le Niçois eut une hésitation. Il s'arrêta net sur le trottoir.

A ce moment précis, Riri le Pégriot et le Boxeur qui étaient restés dans les parages se « ramenèrent » et encadrèrent le Niçois comme deux gendarmes encadrèrent un malfaiteur.

L'homme comprit. Pas de reculade possible.

Alors il monta dans la voiture qui ne tarda pas à démarrer à vive allure.

L'auto dépassa bientôt la porte Champerret et, s'engageant dans le boulevard Bineau, fila vers la Seine.

Un pont sur lequel un tramway cheminait en grinçant du trolley. Et en contre-bas le fleuve, noir, filé de reflets lumineux rampant comme des serpents.

Au milieu, l'île de la Jatte étendait sa langue de terre couverte d'usines et de masures enténébrées.

L'auto stoppa à l'extrémité d'une route défoncée où luisaient des flaques d'eau. Les quatre hommes descendirent et marchèrent dans la boue sous les hauts peupliers bordant le chemin.

Bientôt ils s'arrêtèrent dans un endroit assez éloigné des habitations où l'on pouvait « s'expliquer » sans autres témoins que la lune blafarde et les rares trains de péniches qui s'étraient sur la Seine.

Roger l'Épicier sortit son revolver et l'appuyant sur le ventre du Méridional lui dit brutalement :

— Allez, avoue, mets-toi à table, autrement je te tire dedans... C'est toi qui m'as soulevé ma femme !

Jean le Niçois ne sursauta point. Il plaisanta :

— Tu ne travailles pas du chapeau ?

— J'appuie sur la gâchette, se contenta de répliquer Roger.

Cette fois-ci, l'homme parla :

— C'est Mado qui s'est tirée de chez toi, volontairement, je ne lui ai jamais dit de te « faire la malle »...

Soulagé, l'Épicier respira et remit le browning dans sa poche de veston.

— Et les ronds, reprit-il sourdement. Croqués ?

— Non. Pas encore... Mais que comptes-tu faire ?

— Je veux la somme intégrale et je te laisse la gonzesse... C'est une « peau de vache » qui vaut une « amende » d'un « sac », pas plus... T'acceptes ?

— Oui, souffla Jean que le décor sinistre et les résolutions farouches de ses adversaires impressionnaient peut-être plus que les paroles menaçantes de Roger. T'auras soixante-dix « sacs » demain matin... Les six « sacs » de reste, je ne pourrai te les rembourser que par acomptes...

— Entendu, je suis pas « vache », hein, fit remarquer Roger. Y a des « hommes » qui t'auraient tué comme un lapin. Mais moi, je suis un mec rangé, un commerçant, quoi !...

Et, l'affaire réglée, la bande s'en était retournée à Paris.

Riri le Pégriot terminait son récit juste au moment où l'Épicier faisait son entrée dans le bar.

Je profitai de cette arrivée pour me retirer. J'en savais assez : le « milieu », bien qu'il agonise, a encore des traditions — comme des soubresauts de vitalité.

En prenant congé de ces messieurs, j'entendis Roger l'Épicier déclarer sur un ton de triomphe :

— La Martiniquaise, je viens de la céder à bon prix à un Noir : deux « sacs ». Pour un « bourrin » pareil !... Et le plus bath de l'histoire, c'est que me voilà veuf à présent...

A quoi la voix traînante de Bobby le Boxeur répliqua :

— Bah, tu seras plus peinard ; finies les « salades de gonzesses » !...

JEAN BAZAL.

**En Réclame**  
**10 MOIS DE CRÉDIT**  
**STYLO et PORTE-MINE**  
En PLAQUÉ OR OU EN ARGENT CONTROLÉ, EN CHOIX.

Un Splendide **STYLO** à remplissage automatique par poussoir, plume en or de 18 carats à pointe d'irridium, inusable.

Un Magnifique **PORTE-MINE** automatique assorti, avec réservoir de 10 mines de recharge.

**FABRICATION FRANÇAISE**  
d'un fini irréprochable, pouvant rivaliser avec les meilleures marques, tout en coûtant beaucoup moins cher.

La Parure complète. **125 Francs. 12 Frs 50 PRIX**..... **PAYABLE 12 PAR MOIS**

Chaque pièce peut être livrée séparément, payable 10 Frs par mois (le spécifier dans la commande).

**GRATUITEMENT**  
Toute personne qui enverra le Bulletin ci-dessous dans le délai d'un mois, recevra **Un superbe RASOIR automatique** avec sa commande : **en Bakélite avec 5 Lames** de la célèbre marque **RAZPRES**, la lame qui dure pour barbe fine et dure.

**Prix : 75 Frs** payable **10 Frs par mois**

Toute commande est livrable immédiatement aux conditions du Bulletin ci-dessous : **Prix : 50 Frs** payable **10 Frs par mois**

**BULLETIN DE COMMANDE**  
Veuillez m'adresser la Parure **STYLO** et **PORTE-MINE** au prix de 125 francs, que je m'engage à payer à raison de 12 frs 50 par mois ; au comptant, en 3 paiements de 40 francs (5 % d'escompte) ; au comptant en 1 seul paiement de 112 frs 50 (10 % d'escompte). Les frais d'envoi fixés à 5 francs, sont ajoutés au premier versement. Indiquer la Parure et le Paiement choisis.

Nom ..... Prénoms ..... Signature :  
Rue .....  
Ville ..... Départ' .....

Découper ce Bulletin et l'envoyer à la  
**LIBRAIRIE FRANÇAISE, 186, Fg St-Martin - PARIS (10<sup>e</sup>)**

## Un procès criminel sous Charles II

Il arriva qu'un soir de l'année 1684, un jeune gentilhomme, fils du baronnet Sir Thomas Berney, se trouvant avec un de ses amis, M. Benfield, dans une taverne de Norwich, un certain Havers, maître de danse, vint se joindre à eux et fut fort aimablement accueilli.

On se mit à boire et les trois jeunes gens le firent avec excès ; mais Berney fut le premier à se ressentir des effets du vin, il tomba promptement dans un sommeil profond. Les deux autres, échauffés à leur tour par la boisson, eurent une altercation très vive, qui se termina par des voies de fait.

Havers, observant que Berney était plongé dans un état d'abattement qui le privait de toute connaissance, en profita pour lui dérober son épée, puis, l'utilisant contre son adversaire, il l'en frappa d'un coup mortel.

Le meurtre commis, il remit tranquillement l'épée toute sanglante dans le fourreau, sortit de la taverne et se hâta de quitter la ville.

Le jeune Berney ayant retrouvé son équilibre, quitta aussi l'établissement, sans se douter de la mort de son ami, et, en arrivant à sa demeure, il se mit tout de suite au lit, après avoir déposé son épée sur un siège voisin.

Le lendemain matin, les magistrats de la ville s'occupèrent de retrouver les auteurs du crime.

Les premiers soupçons se portèrent naturellement sur les individus qui avaient passé la soirée avec la victime. Comme l'un d'eux avait déjà disparu, Berney demeura seul sous la main de la justice. Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui.

On devine aisément sa surprise quand, réveillé par les gens de la police, il se vit accusé par eux du meurtre de son meilleur ami, et ensuite sa confusion quand, pour justifier cette imputation si extraordinaire, on lui montra son épée que déjà l'on avait examinée, et qui était encore toute rouge de sang.

Appelé devant ses juges et interrogé par la formule d'usage :

— Accusé, êtes-vous coupable ou non ? Il répondit négativement et ajouta que, bien que les apparences lui fussent contraires, il se confiait en son innocence et s'en remettait aux lumières et à l'équité du jury.

Les apparences, en effet, étaient toutes contre l'infortuné, et le jury, par une fatale précipitation et sans attendre de nouveaux éclaircissements, ne craignit pas de rendre un verdict de culpabilité.

Il ne restait plus de recours à Berney que dans la clémence du roi, mais des préventions politiques intervinrent : la famille du mort appartenait à la cause royale, celle de Berney, au contraire, s'était montrée favorable au parti populaire, bref, Charles II refusa de faire usage de sa prérogative.

Le jour fixé pour le supplice, le malheureux jeune homme, vêtu de deuil et assis entre deux ministres de la religion, dans une voiture drapée de noir, fut conduit de la prison jusqu'à la place où l'échafaud avait été dressé. Il portait des gants blancs et il tenait à la main un livre de prières sur lequel ses yeux restaient constamment attachés.

Les rues par où défilait le cortège étaient bordées d'une multitude de spectateurs, dont un assez grand nombre étaient venus de points éloignés de la province. Durant le temps qui s'écoula depuis le départ de la prison jusqu'au moment de l'exécution les cloches de l'église Saint-Pierre et celles de Saint-Étienne ne cessèrent de faire retentir l'air de sons lugubres.

Au moment fatal où l'échelle qui avait servi à l'infortuné Berney pour monter au gibet fut retirée de dessous lui, il partit de la

foule un cri général d'une douloureuse compassion.

Cependant, après avoir fui à l'étranger, se trouvant bientôt sans ressources, le véritable meurtrier était tombé malade. Bourrelé de remords et sentant sa fin prochaine, Havers avoua être l'assassin de Benfield.

Cette confession, recueillie par un prêtre et un magistrat, fut envoyée immédiatement en Angleterre, mais elle y arriva trop tard pour sauver l'innocent.

JEAN CEY.

### LE BOURREAU BOUCHER

L'EX-ÉCUTEUR officiel de l'Annam, l'honorable Cu-Ngao, n'est pas très surchargé de travail, et nous en sommes très heureux pour les Annamites.

Mais son métier de boucher ne lui permet pas de vivre honorablement, il a dû en exercer un second. Celui-ci n'a qu'un rapport assez lointain avec le premier, mais, que voulez-vous, il faut bien vivre...

L'honorable Cu-Ngao emploie donc les loisirs que lui laissent ses fonctions officielles à tenir une boutique où il vend aux amateurs — et ils sont nombreux là-bas — de la viande de chien.

Et M. Cu-Ngao, boucher et commerçant, jouit de la considération de tous ses concitoyens.

### La collection "LES RAPACES"

romans de police et d'amour



2 fr. 75  
256 pages

UNE FEMME TRAGIQUE. par l'auteur de Fantomas : Marcel Allain

INFERNA. Ph. Géraud et H. Giraud

DOKTOR X. .... A. Alexander

présente son 6<sup>e</sup> volume  
**LE CHÈQUE VOLÉ**  
inédit de A. WARNOD

Librairie des Champs-Élysées

2 fr. 75  
256 pages

LE BORGNE. .... P. Laroche

MIROIR ESPAGNOL. St Faust

## Le bandit et la fille du fossoyeur

Voilà une aventure bien originale, à laquelle ne manque pas la note sentimentale et capable d'inspirer une ballade romantique.

Il y a quelque temps, le ministre de la Justice de Hongrie recevait un curieux colis. Il consistait en une boîte de chêne sur laquelle une demande de grâce avait été gravée au couteau.

L'expéditeur de cette pièce était un certain Joska Petrovitch, un bandit condamné il y a une quinzaine d'années à l'emprisonnement à vie.

Petrovitch, terrible malfaiteur, n'avait pas commis moins de 2 217 cambriolages et deux meurtres, ayant littéralement terrorisé la Haute-Hongrie.

Pendant la guerre, il déserta et se réfugia dans un cimetière, au pied de la montagne. Il s'était installé dans un cerceuil qu'il avait, le plus confortablement possible, aménagé avec la complicité de la fille du fossoyeur.

Ce fut là que les policiers l'arrêtèrent. Il est actuellement âgé de quarante-quatre ans, mais sa chevelure est entièrement blanche.

La fille du fossoyeur lui est demeurée fidèle, et c'est elle qui a fait parvenir au ministre de la Justice la boîte gravée.

Elle a envoyé, en même temps, une lettre fort émouvante pour demander la grâce de son bien-aimé.

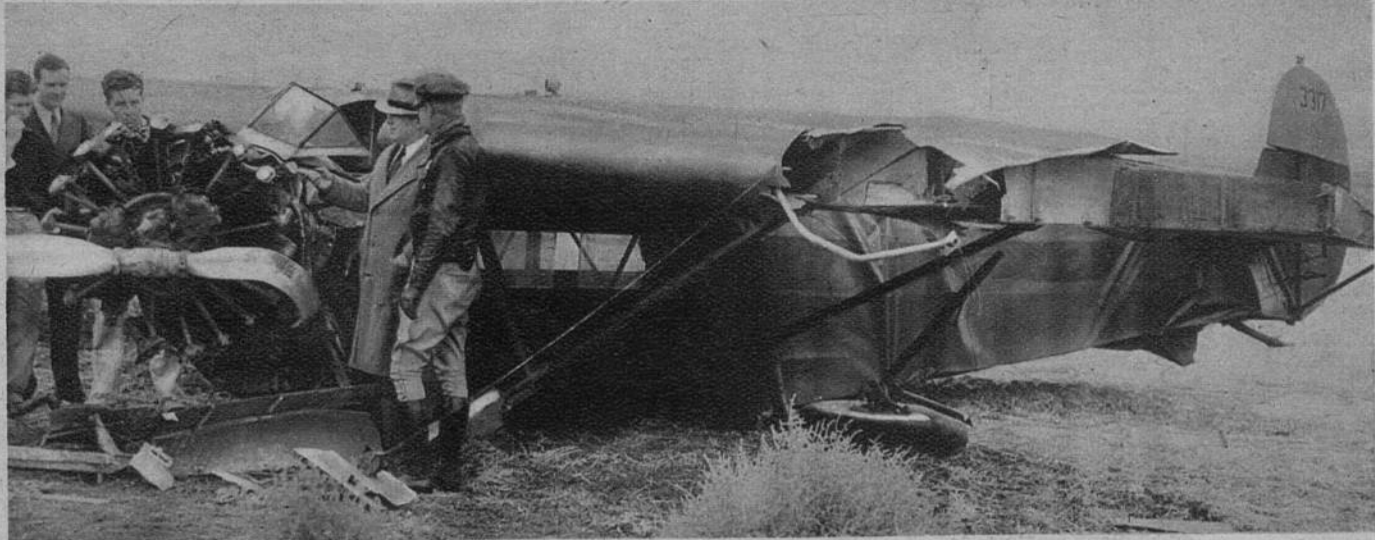
Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 fr. 60

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer : en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (188 T.A.S.) Londres W1

# LES CONSÉQUENCES D'UN ACCIDENT D'AVIATION



En haut : Au camp de Dyer Field, près de Los Angeles, un avion mystérieux vient de s'écraser. Atterrissage raté. Les cinq hommes qui le montaient (dont deux ont été blessés) sont interrogés par la police, aussitôt alertée.

Au-dessus : A la cantine du camp d'aviation, voici quatre des étranges passagers de l'appareil non immatriculé. La disparition soudaine de Clarence J. Lund (le premier à droite au premier plan) ne fit que renforcer les soupçons de la police.

Il était onze heures du matin, quand les aviateurs présents sur l'aérodrome de Dyer, près Los Angeles, virent apparaître, dans le ciel, un avion qui volait de façon bizarre et désordonnée. C'était un appareil de transport d'un vieux modèle qui — chose curieuse — ne portait pas les lettres d'immatriculation réglementaires. Le pilote qui le dirigeait ne semblait pas très à son aise. Il décrivait des embardées, redressait sans douceur, et avait l'air de chercher son terrain pour atterrir.

— S'ils ne se cassent pas la figure... murmura le chef du camp. Mais aussitôt il ajouta, pour ses hommes : Les gars ! Cet avion n'est pas franc. Dès qu'il se sera posé, arrêtez-moi ceux qui l'occupent. C'est plutôt louche.

Après avoir décrit trois larges cercles pour perdre de la hauteur, l'appareil mystérieux, moteur coupé, fonça vers le sol. Mais la trajectoire avait été mal calculée. Fauchant l'une des balises du terrain, l'avion suspect s'aplatit lourdement dans un terrain annexe. Le train d'atterrissage fut fauché net ; l'hélice s'écrasa et tandis qu'une aile sautait à trente mètres de là, le « coucou » en piteux état rabota le sol. Les employés du camp se précipitèrent. Il n'y avait sans doute pas de morts ; mais à coup sûr des blessés ! De fait, des débris du « zinc » on retira cinq hommes, dont deux sérieusement atteints à la tête.

Tandis qu'on les reconfortait, le chef du camp, de plus en plus intrigué, visitait l'avion brisé. Il n'y remarqua rien de particulier. Alors, il revint à la cantine pour interroger les voyageurs.



On n'en put rien tirer que des réponses évasives. Ils voyageaient pour leur plaisir ; l'appareil leur appartenait en commandite : ils l'avaient acheté à San Francisco... C'était très vague.

Le pilote, blessé à la tête, se nommait Addie Angel. On lui demanda pourquoi son avion n'était pas immatriculé. Il ne sut que répondre. Sur ce, on apprit que l'un des cinq, Clarence J. Lund, avait pris la clef des champs.

Cela devenait de plus en plus étrange. On manda la police. Les détectives s'avisèrent alors que le signalement de trois des hommes ressemblait trait pour trait à celui des bandits qui avaient enlevé la semaine précédente les époux Kelly et ne les avaient relâchés que contre une rançon de 900 dollars. En hâte, tandis qu'on gardait à vue les quatre boys, on appela les Kelly. Ils furent formels. C'étaient bien leurs « kidnapers ».

William Burns, Walter Pritchard et le fugitif Clarence Lund ont été de ce fait inculpés. L'enquête continue, pour préciser le rôle des autres. Comme dit mélancoliquement le pilote Angel : « Non seulement s'être cassé la figure, mais encore se voir mis en tôle... »

Il est de fait que voilà un atterrissage raté, qui coûtera particulièrement cher.

Ci-contre : Le pilote Angel, qui dirigeait l'appareil et fut blessé à la tête, a été longuement interrogé par la police, qui garde les quatre hommes à sa disposition, mais en a déjà inculpé trois d'enlèvement et extorsion de fonds.

## On accuse, on plaide, on juge...

### A qui le lit conjugal ?

- Bandit...
- Chipie...
- Goujat...
- Harpie...

Telles sont les aménités qu'échange quotidiennement un ménage parisien. Un beau jour, las de querelles et pour la première fois d'accord, tous deux proposent :

— Divorçons !

Mais cet accord ne pouvait être de longue durée :

— Bien entendu, dit la femme, j'emporte mon lit.

— Que non pas, répliqua le mari, je le garde.

— De quel droit ?

— Du droit que me donne ma qualité de chef de la communauté jusqu'à la dissolution de celle-ci.

— Le lit conjugal appartient à la femme, répéta l'épouse, surtout lorsqu'elle l'a, comme moi, apporté en ménage.

Le mari n'adopta pas cette thèse et on introduisit un référé en même temps qu'une double instance en divorce :

— Une femme plus qu'un homme, déclara l'épouse, tient à son lit conjugal, il est pour elle le souvenir de son mariage, de sa nuit de nocces... L'homme, lui, n'a aucune raison d'y tenir !

Le président des référés, sans doute, apprécia ces arguments un peu spéciaux et spécieux et accorda le lit conjugal à la demanderesse, mais le mari, arguant de son droit de chef de la communauté, n'accepta pas cette décision dont il fit appel.

Cette originale histoire est venue, l'autre jour, devant la huitième chambre de la Cour, où elle a été plaidée par M<sup>e</sup> Henri Chatenet et Vitry.

Mais la Cour, moins rapide à prendre une détermination que le président des référés, a remis à quinzaine le prononcé de son arrêt.

### Les hommes préfèrent les blondes...

C'est une romancière américaine qui l'a dit en un volume qui remporta un grand succès... *Les hommes préfèrent les blondes...* Il est vrai que la même dame de lettres d'outre-Atlantique baptisa son roman suivant... *Mais ils épousent les brunes...*

Ce directeur d'une boîte nocturne et néoparnassienne ne songeait d'ailleurs pas au mariage lorsqu'il engagea une jolie danseuse aux cheveux de ce blond blanc dit platine si fort à la mode il y a quelque six mois ; il songeait seulement que cette poupée aux yeux bleus étonnés, aux cheveux d'or pâle et à la silhouette serpentine, pouvait convenir aux goûts esthétiques des spectateurs et les inciter peut-être à commander quelques bouteilles de champagne.

Or, au soir convenu, la danseuse platine s'était transformée en une danseuse de jais, s'il est possible de dire, puisque sa chevelure de soleil était devenue une chevelure de nuit.

— N'est-ce pas que je suis mieux ainsi ? susurra-t-elle.

— Possible, fit le directeur bougon, mais moi, je préfère les blondes et, ayant engagé une blonde, je renvoie la brune.

Ce litige capillaire et coloré eut, l'autre jour son épilogue devant le Conseil des prud'hommes où la jeune femme devenue brune réclamait pour brusque congédiement des dommages-intérêts à son directeur, ami des blondes :

— Si je suis ainsi à présent, expliqua-t-elle en une plaidoirie prononcée *pro domo*, c'est que j'ai trouvé un ami qui aime mieux les brunes.

— Pourtant, fit le président, vous saviez que votre directeur vous avait engagée étant blonde ?

— Oui... J'ai hésité entre les goûts de mon directeur et ceux de mon ami, je me suis dit : qui satisfait ?

Cruelle énigme ! écrivait M. Paul Bourget.

— D'autant plus, conclut la jeune personne aux cheveux « caméléon », d'autant plus que mon ami me fait une rente sérieuse plus importante que mes appointements artistiques !

Cette considération dernière sembla décisive à la danseuse qui sacrifia sa carrière chorégraphique à sa carrière amoureuse, mais sans doute eut-elle tort de le dire, car le Conseil des prud'hommes la débouta de sa demande en dommages-intérêts contre le directeur qui préfère les blondes.

SYLVIA RISSER.

### PROCHAINEMENT

un grand reportage sur

## Les Tricheurs de tripots

# Communication par Pigeon



Les pigeons sont exercés à porter sous le ventre un appareil photographique à déclenchement automatique.

Espions, contrebandiers et malfaiteurs internationaux emploient parfois ces messagers aériens.

On considère généralement l'élevage des pigeons voyageurs comme une sorte de sport aimable, objet de concours et de congrès. On sait, tout au plus, par des souvenirs anciens et plus récents que le pigeon voyageur est susceptible de rendre des services en cas de guerre. On ignore que c'est en temps de paix aussi, en temps de paix surtout, peut-être, que le pigeon voyageur est le plus communément employé.

Le terrible roman de l'espionnage et du contre-espionnage contient, dans ses pages les plus mystérieuses, des histoires étonnantes sur l'emploi de ces volatiles incomparables.

Mais cet oiseau, dont on utilise ainsi les facultés merveilleuses, n'est pas essentiellement réservé à cet emploi national, voire anti-national quand il sert — bien innocemment, le pauvre ! — les redoutables projets des ennemis de notre patrie.

Les contrebandiers, les grands malfaiteurs internationaux effectuent aussi leurs liaisons secrètes et se communiquent leurs correspondances ténébreuses au moyen des pigeons voyageurs.

Les dangers que peut présenter une colombophilie librement exercée ont, autant que les services qu'elle peut rendre, décidé les pouvoirs publics à réglementer étroitement l'élevage et l'emploi du pigeon voyageur.

Le ministère de la Guerre surveille et contrôle les colombiers français. Des exercices spéciaux sont imposés aux pigeons qui sont, en quelque sorte, mobilisés, sinon militarisés.

Mais ce n'est pas tout. La police, elle aussi, intervient dans cette réglementation. La Sûreté Générale possède tout un organisme qui exerce la plus active surveillance sur les colombiers.

Le pigeon voyageur est, dit-on, quelquefois, un soldat. C'est presque vrai. En tout cas, il doit posséder comme tout militaire son livret matricule et sa plaque d'identité. Son livret, c'est une fiche qui lui est personnelle et que doit posséder son propriétaire. Le pigeon porte ainsi un numéro matricule. La plaque d'identité qui reproduit ce numéro est la bague qui entoure la patte droite de tout pigeon voyageur.

Le deuxième bureau du ministère de la Guerre exerce, lui aussi, une active surveillance sur la colombophilie civile. Et cette surveillance ne consiste pas seulement en l'exécution d'un programme de préparation et d'entraînement.

Elle a d'autres raisons dont nous allons saisir l'opportunité.

## Un pigeon espion.

Les nations étrangères possèdent, elles aussi, des colombiers parfaitement agencés en vue de la guerre. Le croirait-on? Le pays qui, avant 1914, était le plus mal

Le pigeon voyageur est quelquefois un soldat.

pourvu à cet égard était l'Allemagne. La situation, depuis lors, a bien changé. C'est en envahissant la France que les Allemands ont appris la colombophilie. Dans les pays du Nord où elle a toujours été très développée, ils ont saisi, au début des hostilités, tous les pigeons voyageurs qu'ils ont pu découvrir.

Et ce sont les descendants de ces oiseaux nationaux qui constituent actuellement le fond de la colombophilie allemande.

L'espionnage se sert partout couramment de pigeons en temps de paix. Il a bien fallu pour nous défendre que nous les utilisions aussi pour le contre-espionnage.

Et qui croirait que ces gentils oiseaux, dont la douceur et la fidélité sont chantés par tous les poètes, aient pu être les héros de tragédies et d'aventures policières?

Une toute récente découverte vient de permettre d'identifier un agent ennemi des plus dangereux dans des conditions qui valent d'être relatées.

Mais on peut dire que l'emploi de la colombophilie dans l'espionnage moderne a donné à nos services de grosses inquiétudes.

Voici quelques mois, un pigeon malade et fatigué s'abattait dans un jardin de la région de Lille.

Un colombophile de cette ville, prévenu, vint rechercher l'oiseau afin de le rendre à son propriétaire.

Rien de plus simple. Il suffit de regarder la bague pour identifier le pigeon. Mais, le colombophile, M. M... s'étonna de lire sur une bague placée d'ailleurs autour de la patte gauche du volatile une mention inconnue : J.-257.

Il fit part de sa découverte à la gendarmerie qui alerta le commissaire spécial de la frontière proche. Celui-ci reconnut qu'il était impossible par cette mention de déterminer la nationalité de l'animal. Un petit papier trouvé dans le tube de la bague ne portait que des chiffres qui ne purent être traduits en langage clair.

A coup sûr, on était en présence d'une communication entre agents d'espionnage ennemi, communication échangée par dessus notre frontière.

L'émotion fut assez vive pour que le ministère de l'Intérieur et celui de la Guerre fussent saisis de cet incident.

Le Deuxième Bureau put, cependant, à l'aide du numéro de la bague, obtenir des renseignements. On savait qu'un dangereux agent d'une puissance étrangère et voisine portait ce même numéro 257 et qu'il était répertorié sur les registres de l'espionnage de son pays sous la lettre J.

Ce pigeon était son envoyé spécial. Mais vers qui allait-il? Il fut toujours impossible de le savoir. Venait-il d'un colombier étranger? Avait-il été lâché chez nous pour rejoindre son port d'attache? On l'a toujours ignoré.

Nous avons gardé le pigeon. Et, après un long délai d'oubli et d'entraînement spécial, il a pris place dans notre colombier militaire dont il est, aujourd'hui, l'un des sujets les plus actifs.

## Le contre-espionnage et les pigeons voyageurs

L'émotion causée dans les milieux militaires, policiers et aussi colombophiles français était à peine calmée qu'un autre pigeon était découvert en des circonstances analogues dans la région de Lens. C'était à la fin de l'année 1933. Mais cette affaire ancienne a nécessité jusqu'à maintenant des recherches qui se poursuivent encore actuellement.

Le pigeon portait un message qui fut, cette fois, facilement traduit. Mais la bague ne contenait aucune mention. Le papier de soie ne contenait, outre l'écrit qui était ré-

véléateur et relatif à nos fortifications défensives du Nord, qu'un numéro et une étoile.

La question se posait de nouveau.

Ce pigeon appartenait-il à un pigeonnier étranger? Il apparut à certains indices qu'il devait plutôt être le sujet clandestin d'un colombier d'apparence régulière, c'est-à-dire ayant satisfait, en apparence, aux dispositions légales.

Il arrive que des colombophiles suspects, mais ignorés, cachent, parmi leurs animaux matriculés, des pigeons non déclarés, pour des missions criminelles.

On résolut donc de procéder à une vérification. Tous les postes colombophiles de la région furent étroitement surveillés pendant quelques heures... Ces quelques heures durant lesquelles le pigeon qu'on avait soigné et relâché devait logiquement regagner sa base.

On le vit s'élever dans les airs tourner au-



Les pigeons sont réunis en vue d'une expédition.

dessus de lâchage et s'enfoncer délibérément vers le Nord-Est. Mais on ne le vit rentrer dans aucun des colombiers surveillés.

Au moment de son vol, on avait tenté de le faire suivre par un avion. Ce procédé a été employé une autre fois, dans des circonstances analogues, mais sans grand succès.

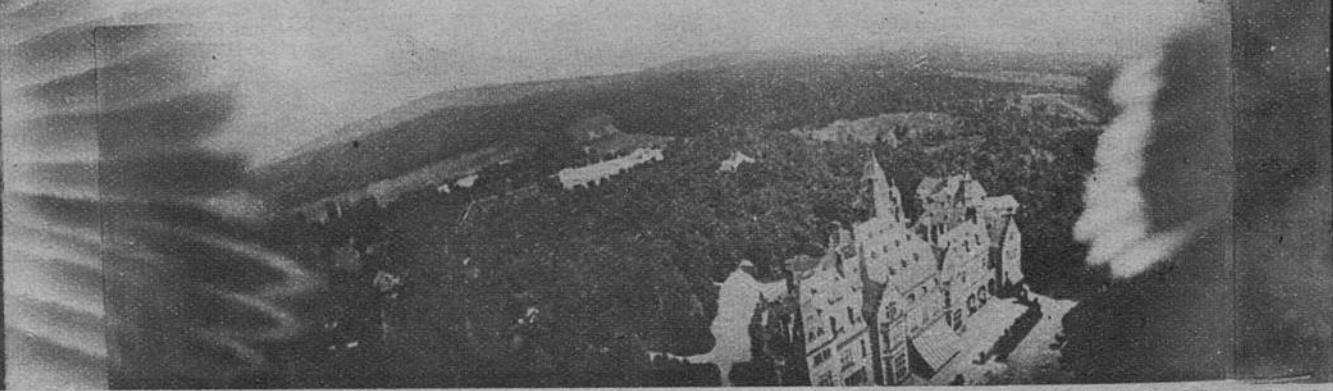
La première fois, il advint que l'observateur perdit très vite la trace de l'animal, point peu visible dans le ciel.

La seconde fois, l'avion ne put survoler la frontière que franchit le pigeon.

## Aventure coupable... et sentimentale d'un pigeon espion.

Mais les colombophiles français sont habiles. Et leur connaissance de la psycho-

Épreuve d'une photo prise par un pigeon voyageur.



# Communications secrètes Les voyageurs

logie de leurs sujets devait faire merveille dans une autre affaire, celle-là toute récente.

Encore un pigeon mystérieux capturé par hasard dans les environs de Beifort. Celui-là aussi portait un message de la plus dangereuse importance. Et toujours la bague sans mention, celle-ci étant résumée en une lettre et un chiffre sur le message lui-même.

Le messager était un superbe mâle de la race dite Bizet. Il était évident que son colombier était étranger. Et il était du plus grand intérêt de connaître la source de l'espionnage organisé contre nous.

C'est alors qu'intervint la science colombophile.

Le pigeon fut placé dans un colombier français. Mais il y fut sévèrement isolé d'abord. Et, naturellement, enfermé.

Au bout de quelques jours d'abstinence — les pigeons sont très affectifs et... démonstratifs — on lui donna comme voisine une pigeonne, qui, elle aussi, avait subi le même traitement préventif. On ne réunit les deux animaux que quelques heures

reste fidèle à son pigeonnier primitif. La pigeonne fut lâchée elle-même en même temps que le mâle et elle le suivit.

C'est là que se révèle la connaissance des mœurs pigeonnières. Les femelles suivent volontiers le mâle qui les séduit dans le règne volant comme dans les autres. Mais elles y mettent une curieuse pudeur. Elles accompagnent le camarade aimé jusqu'à son colombier. Seulement, pour y pénétrer, c'est une autre affaire. Elles hésitent. Elles subissent aussi le mystérieux appel de leur ancienne demeure. Et il n'est pas rare que la pigeonne, malgré son amour, revienne au logis après avoir reconduit le pigeon cher à son cœur et à ses sens. Le tout est une adroite affaire de dosage du devoir et du désir. Ou de la nature et de l'instinct.

Ce dosage avait été si minutieusement observé par les colombophiles militaires que la pigeonne était exactement « à point ». Elle partit avec son mâle. Et elle revint sans lui.

Mais les pigeons de notre temps ne sont point comme ceux de la fable. Ils ne parlent pas... La pigeonne ne pouvait révéler le secret de son voyage. Sans doute. Mais la science y avait pourvu.

La pigeonne était partie soigneusement « équipée ». C'est-à-dire qu'elle portait attaché à sa poitrine un appareil presque microscopique et admirable, un minuscule appareil photographique à déclenchement automatique. Cet engin de précision est placé de telle sorte que l'objectif, pendant le vol, se trouve dirigé vers le sol. Un dispositif d'horlogerie permet d'ouvrir et de fermer l'obturateur à l'heure calculée selon la vitesse de vol du pigeon.

Ainsi, un nombre important de photos peut être obtenu. Il ne reste, à l'arrivée du messager ailé, qu'à prendre l'appareil et à développer les clichés. On connaît ainsi les détails du terrain parcouru.

Ce qui fut fait à l'arrivée de la pigeonne. Les douze pellicules avaient été impressionnées à des moments divers et les images prises d'une hauteur variant de 600 à 1 000 mètres furent singulièrement révélatrices. On y reconnut une ville étrangère survolée et des détails qui situèrent très exactement le lieu du colombier.

Le centre d'espionnage ennemi était identifié. Et l'espion aussi.

Il fut d'ailleurs arrêté lors d'un voyage récent effectué à Paris. On a gardé sur sa personne le plus rigoureux secret.

Mais croirait-on que l'amour — l'amour d'une pigeonne — put être mis ainsi au service du pays !

N'est-ce pas une admirable histoire d'aventures ?

## Pigeons contrebandiers.

Il en est d'autres.

Celle-ci est une histoire de contrebande. A la frontière belge, nos postes de douaniers s'étonnaient de la connaissance que les contrebandiers semblaient avoir des points mal gardés. On eût dit qu'ils étaient renseignés sur le tableau de service et sur les heures de rondes et de patrouilles. Si bien que les chefs de douanes se demandaient comment et par qui ils étaient trahis.

Des cargaisons de tabac et, plus encore, de dentelles avaient traversé à maintes

reprises la frontière et toujours aux points les moins défendus.

A coup sûr, les contrebandiers étaient renseignés sur les points de passage non gardés. Mais comment ? Il suffisait d'une heure où ce passage était libre pour qu'il fût employé.

On surveilla le télégraphe. Et aussi le téléphone. Vainement.

Et, cependant, les contrebandiers étaient toujours prévenus.

C'est alors qu'une information plus active fit découvrir toute la vérité. Les contrebandiers employaient des pigeons voyageurs.

Les colombiers étaient situés en Belgique. Des complices postés en France étudiaient les passages libres. Dès qu'un de ceux-ci était observé par eux, ils lâchaient un pigeon. Cependant, un point restait obscur.

Ce pigeon, qui l'avait fait entrer en France ? Comment ?

Par un moyen très simple auquel il fallait évidemment penser. Les contrebandiers emploient parfois des chiens qui savent déjouer les ruses des douaniers. L'un de ses chiens était spécialement équipé pour porter des paniers contenant des pigeons voyageurs. Ainsi, il passait la frontière avec son précieux fardeau.

Le complice lâchait ensuite l'oiseau avec un message.

La sanction de cette découverte fut l'interdiction du colombophile coupable.

## Malfaiteurs internationaux et pigeons voyageurs.

Un jour, un pigeon est ramassé dans le Midi, épuisé et égaré. Ce sont des accidents qui arrivent.

Le pigeon n'a pas de bague. Seulement un message. On croit à une affaire d'espionnage. Le message est chiffré. Mais la clé du chiffre, peu compliquée, est facilement trouvée. Elle livre, en substance, cette indication : « Laurentio peut envoyer le lot convenu à l'endroit déterminé. »

De quoi s'agissait-il ? Le langage usité de l'espionnage est moins élémentaire. N'importe, il fallait savoir.

On changea le message. On en fit un nouveau soigneusement traduit dans le même chiffre et qui disait ceci : « Ne pas envoyer le lot au lieu convenu. Que Laurentio vienne lui-même à Ollioules au Moulin. J'attendrai. »

Des indications d'heures et de jour suivaient.

Au jour indiqué, à l'heure donnée, les inspecteurs de la Sûreté postés au lieu dit « le Moulin » virent arriver un homme d'aspect opulent qui attendit vainement et finit par se retirer. Une puissante voiture l'attendait où étaient un autre personnage et trois femmes.

Le principal personnage se rendit, après une longue randonnée, dans un poste colombophile voisin de Pau. Quand il en sortit, il était porteur d'un panier contenant deux pigeons destinés à être lâchés. Mais il fut arrêté au moment où il s'appretait à passer la frontière. Aussi bien avait-il été identifié. C'était un « marchand de viande » qui faisait aussi, d'ailleurs, le trafic de la cocaïne et qui figurait sur la liste noire des malfaiteurs internationaux.

## Politique secrète par pigeons voyageurs.

Enfin, la politique secrète ne manque pas d'user de ce moyen. Pendant quelques années, on a cru fermement que l'U. R. S. S. se servait de pigeons voya-

Le pigeon est placé dans une cage d'osier. Lâché à environ 10 ou 20 kilomètres de son point de départ, il devra rapidement regagner son pigeonnier.



Au pigeonnier.

geurs pour faire passer des instructions à ses initiés des différents états de l'Europe. La preuve n'a pu en être faite.

Il a été établi, par contre, que des proscrits politiques italiens, contraints de quitter leur pays, étaient partis en emportant avec eux des pigeons voyageurs qu'ils rendaient à la liberté, une fois arrivés en France.

Enfin, la Sûreté a su que des renseignements par pigeons étaient partis de France pour l'Espagne, plusieurs fois depuis l'exil du roi Alphonse XIII. Ils émanaient d'ennemis du régime déchu qui renseignaient ainsi le nouveau Gouvernement sur l'activité du roi. On a dit aussi que ces communications avaient pu être tentées par des régicides recevant des instructions secrètes d'Espagne.

Ce qui est établi, c'est que l'emploi de pigeons voyageurs n'est pas exceptionnel. Il est un mode trop sûr, trop discret et trop rapide de correspondance confidentielle pour que les nations puissent s'en réserver le monopole.

Dans tous les pays du monde, elles s'y efforcent.

Cependant, il faut bien dire que le danger de telles entreprises, après tout exceptionnelles, est peu de chose à côté des immenses services que peut rendre et rend à notre patrie la colombophilie française, si profondément attachée à ses travaux et à ses devoirs.

MARCEL CHABERT.

Vol d'essai d'un jeune pigeon voyageur.



avant de libérer le mâle.

Après une conversation sentimentale mouvementée, la liberté fut rendue au pigeon étranger. En effet, à la condition de ne pas attendre trop longtemps, le pigeon



# LA LIBRE BELGIQUE

CHAGRIN D'AMOUR



La Libre Belgique, ce journal clandestin où les Belges, au nez et à la barbe des Allemands, puisaient des nouvelles de leur vaillante armée.

## II. — Le vol du plan X... (1)

C'est seulement après la guerre que j'ai pu connaître la maison où m'avait conduite mon ancien cocher et où, en quelques minutes, j'étais devenue espionne. Il ne s'agissait de rien moins que de l'Institut catholique Saint-Louis. C'est, en effet, dans les caves de

ce vénérable édifice que s'imprimait *La Libre Belgique*, le journal clandestin où les Belges, au nez et à la barbe des Allemands, puisaient des nouvelles de leur vaillante armée engagée aux côtés des Alliés dans la formidable lutte.

A l'Institut Saint-Louis on fabriquait également de fausses cartes du Meldeamt, on contrefaisait des cachets de la Kommandantur, parmi lesquels on ne manquait pas d'imiter le trop fameux « In Oberwachung » (En surveillance) qui barrait sur les cartes d'identité la photographie des jeunes gens au contrôle de l'ennemi. De ces caves sortaient également des permis de voyage, petit bulletin bleu qui, grâce aux signatures des autorités du Meldeamt, permettaient au possesseur de se rendre sans difficulté d'une ville à l'autre.

En un mot, c'était l'autorité religieuse elle-même qui, dans l'ardeur de son patriotisme, avait pris la direction de la guerre occulte que nous menions contre l'ennemi.

Pour moi, je n'eus pas à pratiquer longtemps le périlleux métier de « passeuse ». Après l'arrestation de Gabrielle Petit, il était devenu absolument impossible de franchir la frontière hollandaise. Aussi mon chef me chargea-t-il de missions d'un autre ordre.

Par ordre supérieur, j'avais maintenant repris mon existence de demi-mondaine ; je fréquentais assidûment les pâtisseries en vogue, les bars « select », les thés où se réunissaient les officiers du grand État-Major Allemand.

Femme d'amour, j'étais redevenue ce que j'avais toujours été. Mon rôle ? Affoler, séduire, amorcer des liaisons... Mais c'était maintenant une tâche patriotique, que j'accomplissais dans le but d'arracher aux ennemis que mes charmes ne laissaient pas insensibles des indications souvent précieuses.

A vrai dire, cette mission n'était pas aisée. Que de nuits furent ainsi inutilement sacrifiées ! Mais patriotisme oblige, et

(1) Voir *Police-Magazine*, n° 179.

Au-dessus : Je fréquentais les bars sélects, les thés où se réunissaient les officiers de l'État-Major allemand.

Le général était ivre-mort.



toutes les femmes que la guerre enrôla sous sa bannière secrète ont connu ces heures peu réjouissantes.

C'est dans les salons d'une de ces boîtes de luxe que je fis, un soir, la connaissance de Paulette Verdoot.

Paulette Verdoot était une Bruxelloise de Molenbeche Saint-Jean, fine et jolie. Elle avait suivi les cours de danse du maître de ballets Engel qui l'avait fait entrer à la Monnaie où elle était devenue première danseuse. Ce fut là, pendant une représentation du *Spectre de la Rose*, qu'un haut magistrat de la ville la distingua. Il l'installa dans un petit hôtel situé 9, rue de la Sablonnière, où elle vécut choyée par cet homme qu'elle aimait. Mais la guerre vint et, un jour, pour le punir de sa franchise de langage, le baron von Bissing fit arrêter le magistrat dans son cabinet officiel et ordonna sa déportation dans une forteresse d'Allemagne.

Assoiffée de vengeance, Paulette, grâce à ses relations et à ses références, se présenta aussitôt devant les chefs du Service Secret. Elle fut immédiatement enrôlée dans la troupe mystérieuse dont je faisais partie depuis quelques mois, et c'est ainsi que nous ne tardâmes pas à nous rencontrer dans les boîtes de nuit. L'amitié nous lia dès l'abord ; le travail commun accrût encore notre sympathie et, dès ce moment, une étroite collaboration naquit entre nous.

Une nuit, nous nous trouvions ensemble au *Merry Grill*, un grand bar de la place du Samedi réputé pour ses salons discrets. Dans la salle de restaurant, où je dinais en compagnie du comte Von Roon, frère du gouverneur de la Wallonie, j'aperçus Paulette qui, à une table voisine, sablait le champagne avec le général Schwert, commandant les troupes allemandes devant l'Yser.

La fête battait son plein ; les balles d'ouate colorées destinées au seul bombardement inoffensif de l'époque se mêlaient aux serpentins et aux confettis. Soudain je vis Paulette Verdoot se lever et, m'adressant un imperceptible signe, se diriger vers les lavabos.

Je m'apprêtais à l'y rejoindre lorsque le comte von Roon se leva et s'excusa de me quitter en raison d'un service qu'il avait à prendre à dix heures au palais du gouverneur.

Dès qu'il se fut éloigné, je m'empressai de me rendre à la toilette où Paulette m'attendait.

— Écoute me dit-elle, je crois être sur une affaire intéressante, mais il me sera impossible d'agir seule.

— C'est bien, je suis à tes ordres.

— Le pourceau qui se saoula à ma table attend, paraît-il, un ordre important pour se mettre en route demain matin en direction du front des Flandres. Il vient de m'avouer, entre deux hoquets, que, comme c'est peut-être sa dernière nuit de plaisir, il entendait la passer avec moi, ici, dans un des petits salons du haut. Or l'ordre doit arriver chez lui, avenue des Buts, dans la soirée ; son ordonnance le lui apportera ici immédiatement. Il faut absolument lui dérober ce papier. Dès que nous aurons vu l'ordonnance s'entretenir avec lui, je l'entraînerai là-haut, où je ferai tout pour le faire boire encore. Lorsque je le jugerai à point, je m'emparerai du document ; seulement, comme mon départ trop brusque risquerait de tout compromettre, je te passerai le document et tu fileras aussitôt, 15, rue du Peuplier, c'est à deux pas. Tu sais que la comtesse de Belleville a installé là un service photographique clandestin. Le temps de soumettre le document à l'indiscrétion de l'objectif, c'est-à-dire un quart d'heure, et tu me le rapportes dans le petit salon, où j'aurai fait le nécessaire pour achever d'étourdir la brute. Je remets le papier à sa place, et le tour est joué.

Tout se passa d'abord comme nous l'avions prévu. L'ordonnance du général Schwert fit, à onze heures précises, appeler son maître en particulier, puis, dix minutes après que l'officier eut regagné sa table, je le vis s'éloigner en compagnie de Paulette vers l'escalier menant au premier étage, où se trouvaient les sept salons dont chacun portait sur sa porte le nom d'un des péchés capitaux.

Ce fut précisément dans le salon de la luxure que Paulette Verdoot entraîna le général.

Fidèle aux instructions de Paulette, je m'installai dans le cabinet particulier voisin, par bonheur inoccupé.

Deux longues heures s'écoulèrent. Il faut ici ouvrir une parenthèse pour expliquer que les boîtes de nuit venaient de recevoir l'autorisation de demeurer ouvertes jusqu'à l'aube. Deux heures donc s'écoulèrent avant que j'entendisse Paulette Verdoot entr'ouvrir la porte de son salon. Je sortis tout doucement dans le couloir :

— Voilà, me souffla mon amie. Il est ivre mort. Je t'attends, dépêche-toi.

Et elle me glissait furtivement un pli à l'en-tête du grand quartier général de l'armée allemande à Bruxelles.

# ESPIONNAGE



# MONNE D' OUR

Dix minutes plus tard, je sonnais d'une façon convenue à la porte de l'immeuble portant le numéro 15 de la rue du Peuplier.

La comtesse de Belleville, dès qu'elle eut parcouru le document, ne me cacha point sa satisfaction. Il ne s'agissait rien moins que du plan de la nouvelle offensive, sur l'Yser, des troisième, quatrième, cinquième et sixième divisions du régiment du Wurtemberg, commandé par le prince régnant, en liaison avec un groupe d'armées commandées par le Kronprinz Rupprecht de Bavière.

Le temps de photographier le document fut, malgré deux plaques ratées, relativement bref et je regagnai le Merry Grill toute joyeuse à l'idée que Paulette aurait le temps de remettre le papier avant que la brute casquée eût repris conscience.

Hélas ! lorsque j'arrivai devant la porte du salon de la luxure, je la trouvai toute grande ouverte. A l'intérieur était rassemblé tout le personnel de l'établissement. Quelques soupeurs, heureusement belges, étaient également entrés dans le salon... Je jetai un coup d'œil et restai frappée de stupefaction... Tous ces hommes entouraient le cadavre du général Schwert.

Il gisait sur le tapis, la tempe droite fracassée. Une bouteille de champagne l'avait mortellement frappé à la tête ; l'arme improvisée s'était brisée sous le choc.

Que s'était-il donc passé ? Je ne sus presque rien, sinon que Paulette avait réussi à s'enfuir et qu'on attendait l'arrivée de la police criminelle militaire.

J'eus la présence d'esprit de profiter d'un moment d'inattention générale pour glisser hâtivement dans la poche du dolman du mort le document compromettant, puis je quittai les lieux avant l'arrivée des soldats.

Je regagnai la rue Ducal en proie à une inquiétude mortelle. Je voulais et n'osais me rendre au domicile de Paulette Verdoot, où sûrement la police impériale n'allait pas tarder à descendre, car les témoins avaient vu l'officier en compagnie de ma malheureuse amie.

A neuf heures du matin, cependant, n'y tenant plus, je me risquai à sonner rue de la Sablonnière où Léa, la femme de chambre de la danseuse, m'apprit l'horrible vérité.

Pendant mon absence, le général, traversé par un brusque éclair de lucidité, s'était aperçu de la disparition du document. Comme il menaçait d'alerter les autorités, accusant Paulette d'espionnage, celle-ci n'avait pas hésité à lui asséner sur le crâne un violent coup de bouteille.

Hélas ! Rentrée chez elle et sachant le sort qui l'attendait, elle s'était empoisonnée à la strychnine. L'héroïque jeune femme s'était enveloppée pour mourir dans les plis de deux drapeaux, l'un belge, l'autre français, après avoir jeté loin d'elle, avec dégoût, sa blouse de crêpe de Chine toute maculée de sang allemand.

Lorsqu'à six heures du matin les soldats de la Kommandantur vinrent pour l'arrêter, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre horriblement convulsé.

Trois jours plus tard, tandis qu'on l'enterrait, et que ses parents emportaient vers leur domicile de la rue du Gaz, à Molenbech, le petit bull-dog qu'elle avait reçu en garde du magistrat son amant, je roulais, munie d'un passeport en règle, sur Anvers, d'où j'allais gagner Rotterdam. J'emportais dans une poignée truquée de ma malle la photographie du document dont le rapt avait coûté la vie à mon amie Paulette, la petite danseuse à l'âme héroïque, grâce à qui allait être déjouée l'offensive allemande du printemps 1915 sur l'Yser.

..

Quel voyage ! je n'oublierai jamais le serrement de cœur que j'éprouvai lorsque le train qui m'emportait pénétra en territoire allemand.

En effet, les voyageurs autorisés par le Gouvernement général à gagner la Suisse ou la Hollande devaient s'y rendre via Deutschland, car c'étaient les voies ferrées du Reich qui continuaient de relier ces pays neutres.

En haut : Une bouteille de champagne l'avait mortellement frappé.

Paulette Verdoot était première danseuse à la Monnaie.

Sachant le sort qui l'attendait, Paulette s'est empoisonnée à la strychnine.

Je me souviens du frisson d'intense dégoût qui s'empara de moi à la vue des trains militaires bondés d'hommes en uniformes gris, qui, en chantant le *Gloria Victoria*, s'en allaient vers les Flandres.

Tous les trains étaient d'ailleurs militarisés ; celui que j'empruntai jusqu'à Aix-la-Chapelle ramenait des permissionnaires dans leurs foyers.

Je n'ignorais pas que les deux derniers fourgons contenaient, parqués comme des bestiaux, des prisonniers alliés et des chômeurs belges envoyés dans les camps de concentration d'Elsenborn et de Holzmin-den ou dans les mines de Silésie.

J'avais pris place dans un coupé de première, où des lieutenants du quatrième Uhlands ne tardèrent pas à me rejoindre.

Les parois de ce wagon ne portaient-elles pas en lettres blanches cette distinction de classe : « Nur für Offiziere » ?

Ils me dévisagèrent sans étonnement, puis, m'ayant demandé l'autorisation de fumer, ils ne s'occupèrent plus de moi. D'ailleurs, afin d'éviter tout contact, et aussi pour cacher mon angoisse, je feignis de me plonger dans la lecture d'un numéro du *Kriegs-Kurier* acheté au moment du départ à Bruxelles-Nord.

A Herbestall, la « Zollrevision », ou visite douanière, s'effectua sans incident. Ma petite malle fut examinée consciencieusement par un douanier qui, finalement, la referma en prononçant d'une voix monotone le « Bon », qui me sauvait la vie.

S'il avait découvert, caché dans la poignée truquée du bagage, le double du plan de l'offensive bavaroise sur l'Yser, quelle récompense eût été la sienne !

Le commissaire, chargé de l'examen des passeports, me considéra avec plus de méfiance. Il était de toute évidence que ce voyage d'une Belge en Hollande, et par la voie normale, l'intriguait ; mais mes pièces étaient régulières, il n'avait donc pas à discuter les décisions de la Kommandantur de Bruxelles.

Et le train reprit sa route, d'ailleurs au ralenti, allure que lui imposaient l'état de guerre et la crainte d'un sabotage toujours possible de la voie.

Vers dix heures du matin, la porte de notre compartiment s'ouvrit devant un steward. Cet employé était d'ailleurs un soldat qui avait remplacé sa vareuse par une veste blanche, mais gardé son pantalon gris d'uniforme. Il portait sur un plateau des tasses de bouillon chaud.

Je vis mes deux compagnons de voyage en prendre chacun une, et, comme je ne voulais pas me distinguer par un refus, je les imitai. Mais, à ma grande stupefaction, le steward ne voulut accepter aucune rémunération. J'appris que cette distribution de bouillon s'effectuait gratuitement dans les trains militaires, et tous les passagers indistinctement bénéficiaient de cette faveur. Décidément l'Empire faisait bien les choses !

Enfin, vers onze heures, le convoi s'immobilisa sous la verrière d'une gare dont les quais grouillaient de soldats gris. Les plaques de la gare marquaient, en lettres noires sur fond blanc : « Aachen-Hauptbahnhof »... « Aix-la-Chapelle, gare centrale. »

Je respirai : ne venais-je pas de franchir l'étape la plus périlleuse de mon voyage ? Un regard jeté sur l'indicateur m'apprit qu'à 11 h. 42, un train venant de Cologne prendrait les voyageurs pour Maastricht.

Je gagnai le salon d'attente réservé aux dames. A mes pieds, un commissionnaire déposa ma précieuse petite malle.

Un quart d'heure peut-être après mon installation, un commissaire civil vint me demander mes papiers et le motif de mon voyage en Hollande. Mes réponses, toutes préparées, parurent le satisfaire médiocrement, mais, comme son confrère d'Herbestall, il n'insista pas.

Dix minutes plus tard, deux policiers, en uniforme cette fois, vinrent accomplir les mêmes formalités ; néanmoins, ils se contentèrent d'examiner mon passeport, mon sauf-conduit et le permis de voyage qui l'accompagnait. Enfin l'heure du départ arriva et je ne respirai définitivement qu'en voyant, de la fenêtre de mon wagon le disque du chef de gare donner au mécanicien l'ordre de mise en marche.

Cette fois, j'étais seule, roulant vers la frontière d'un pays libre. Dans le filet, ma malle se balançait innocemment.

Et c'est presque joyeuse que j'admirais le décor boisé de l'Hertogenwald. Je songeais à Waals dont nous approchions, à Waals et à ses chalets charmants, dont le premier qu'on aperçoit, posé en marge de la frontière, arbore les armes royales des Pays-Bas.

La douane néerlandaise n'accorda qu'une médiocre attention à mes bagages, et c'est

tout au plus si le regard du préposé aux passeports s'attarda sur le visa du consul de Hollande à Bruxelles autorisant mon entrée sur le territoire.

A Maastricht, chef-lieu du Limbourg hollandais, il me fallut patienter vingt nouvelles minutes avant l'arrivée du train pour Rotterdam.

Je les passai dans cette même salle d'attente, lambrissée de petites pierres vertes, où, trois ans et demi plus tard, Guillaume II, abandonnant lâchement son armée en déroute, attendit piteusement l'arrivée de l'autorisation de résider en Hollande qu'il sollicitait de La Haye.

Le même soir, j'atteignais Rotterdam. Peu après je prenais possession, au Grand Hôtel, de l'appartement 44. Il ne me restait plus qu'à attendre ; les instructions qu'on m'avait données m'interdisaient de me montrer dans la ville, particulièrement à Vijnhaven, où se trouvaient les services de la section d'espionnage belge et où je savais retrouver le major Oppenheim.

Vers dix heures, ayant achevé le souper que je m'étais fait servir dans mon appartement, je m'apprêtais à me coucher quand la sonnerie du téléphone retentit.

La voix du concierge de l'hôtel vibra au bout du fil.

— Madame, me dit-il, monsieur votre oncle vient d'arriver ; il fait demander si vous pouvez le recevoir.

Quelques minutes plus tard, je retins une exclamation en voyant s'ouvrir la porte de mon salon. Au lieu d'Oppenheim que je m'attendais à voir paraître, j'aperçus un vieillard à barbe blanche, aussi myope que chauve, et dont l'allure était celle d'un fonctionnaire retraité. Sitôt entré, l'inconnu referma la porte, à laquelle il donna un tour de clef, puis s'avança vers moi. J'avoue que je commençai à ressentir une certaine inquiétude pour le document que j'avais dissimulé dans la poignée de ma malle.

Etait-ce à cette pièce qu'en voulait le mystérieux visiteur ?

Etrange, puisque celle-ci n'était que la photographie du plan dérobé par Paulette Verdoot au Merry-Grill et que j'avais eu le temps de replacer celui-ci dans la poche de l'officier tué par elle, avant l'arrivée de la police.

Il était impossible que les Allemands se fussent aperçus du stratagème !

Alors, que me voulait cet homme ?

Déjà, ma main se tendait vers le bouton de sonnerie. Mais lui, plus rapide, prévint mon geste.

— Allons dans la salle de bain, dit-il d'une voix qu'il me sembla reconnaître ; il faut faire vite.

Intriguée, j'obéis.

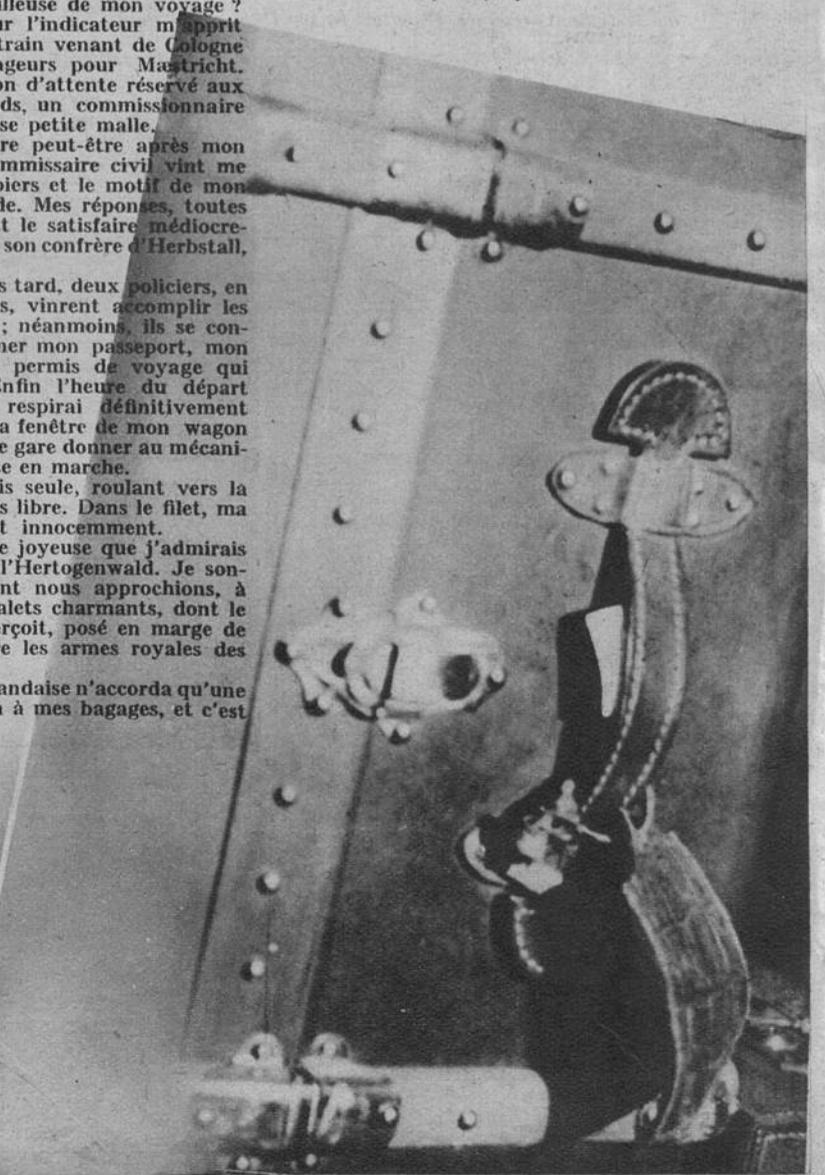
Son premier soin fut de refermer sur nous, au verrou, la porte du cabinet de toilette, puis, s'étant approché de la baignoire, il en fit fonctionner les deux robinets.

Enfin, il avança vers moi et, presque à

(Suite page 14.)

MARIA VAN LEN DE GHEM.

J'emportai dans une poignée truquée de ma malle la photographie du document.



# SOUVENIRS D'UN AVENTURIER

VII (2)

## Le véritable faux brillant.

Si jamais ces lignes avaient le bonheur de tomber sous les beaux yeux de Vera Danowska, je voudrais qu'elle y décelât combien de regrets tourmentent ma pauvre âme, combien d'amertume s'exhale, pour moi de ces souvenirs parmi lesquels sa douce image fleurit comme un bouquet de violettes.

Vera restera dans mon cœur à la même place, comme l'icone qui, dans la maison paternelle, reste sur le même mur sans qu'aucune main profane ose la toucher, tant que la maison demeure debout.

Notre séjour à Nice fut enchantement et bonheur. Le ciel de notre amour était comme celui de la Côte : pur et sans nuages.

Nous étions descendus au Negresco et je n'exagérais rien en disant que notre couple y faisait sensation. J'entendais des murmures d'admiration sur notre passage, et nous ne pouvions faire dix pas sans que Vera sentît se poser sur elle les regards concupiscent de tous les hommes.

Que ne fit-on pour me ravir son amour ? Mais rien ne servit à rien. Vera m'aimait comme seules les Russes savent aimer quand elles s'y mettent.

Hélas ! ce fut comme dans la chanson : « Un amour trop beau pour ne pas périr ». C'est une femme qui essaya de faire la première brèche dans notre bonheur.

Elle s'appelait Mrs Stevens et habitait le même hôtel que nous. C'était une affreuse anglo-saxonne, maigre comme un cheval de corbillard, gracieuse comme un manche à balai, avec des dents énormes

(1) Voir Police-Magazine n° 174 à 179.

Tous droits réservés. Copyright by Ion Dragomir 1934.

comme les touches d'un piano et le regard stupide d'une volaille.

Vera m'avait fait cadeau d'une bague en platine ornée d'un superbe brillant bleu. Au début, j'avais refusé d'accepter ce bijou. Mais Vera avait insisté de telle manière que j'avais dû m'incliner devant sa volonté et prendre la bague.

Je la portai constamment à mon auriculaire et Vera m'assurait que notre amour durerait aussi longtemps que le brillant resterait à mon doigt.

Or, voilà que cette affreuse Mrs Stevens se mit à envier ma bague. Dès qu'elle l'aperçut à mon doigt, elle se mit à gémir :

— Ah ! le beau brillant bleu ! Je n'en ai jamais vu un d'une pureté pareille. Et je m'y connais !

— Bah ! répondis-je, mi-gêné mi-excédé, voulant couper court à l'entretien. Une bague comme tant d'autres ! Je veux dire une belle imitation.

Mrs Stevens poussa un véritable cri :

— Que me dites-vous là ? Cette bague est fautive ?

— Parfaitement, madame. Elle avait saisi ma main et, tout en contemplant le bijou, elle hochait la tête obstinément :

— Impossible, monsieur, impossible. Ce brillant n'est pas faux. On ne fait pas des imitations pareilles.

— Et, pourtant, c'en est une, dis-je froidement.

— Monsieur, vous vous moquez de moi. Je ne me permettrais jamais une pareille inconvenance. Je vous assure que ce brillant est aussi faux, madame, que les dents de lady M..., votre charmante amie.

Mrs Stevens éclata de rire :

— Je vais lui répéter votre propos, vilain personnage !

Je pense que Mrs Stevens avait questionné Vera au sujet de l'authenticité du brillant, car, le lendemain, durant une partie de bridge, elle reprit son attaque :

— Vous soutenez toujours que votre brillant est faux ?

— A moins que, cette nuit, il ne se soit métamorphosé en pierre précieuse, je soutiens, madame, que mon brillant n'est pas véritable.

Je prenais un étrange plaisir à mystifier l'Anglaise. Elle leva vers le plafond ses yeux colorés à l'eau de Javel et, s'adressant aux deux autres partenaires, elle invoqua leur témoignage :

— Je n'ai jamais rencontré une pareille obstination dans l'erreur, leur dit-elle. Imaginez-vous que, depuis hier, je lui chante sur tous les tons que son brillant est véritable et il ne veut pas en convenir...

— Vous êtes terrible, Mrs Stevens, l'interrompis-je, excédé. Si le brillant était véritable, je n'aurais aucun motif de vous le cacher.

— Eh bien ! en ce cas, vendez-le-moi, dit-elle avec un sourire rusé.

— Vous le vendrez ? fis-je, interloqué.

— Oui. Je vous en offre un bon prix. Tenez, par exemple cinquante mille francs. Pour un faux brillant, vous conviendrez que c'est bien payé.

Durant quelques instants, je la scrutai d'un œil mauvais.

Cette vieille dinde savait pertinemment que mon brillant valait au moins le triple de la somme qu'elle m'offrait. Cela ne l'empêchait point de me proposer un marché de dupe.

En moi-même, je lui tins un petit discours : « Pauvre Mrs Stevens, vous connaissez mal votre humble serviteur. Il a pour devise : Qui s'y frotte s'y pique. J'ai peur qu'il ne vous arrive malheur. A votre place, je le laisserais tranquille. »

L'Anglaise soutint mon regard effronté.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Alors, quoi ?

— Vous me vendez la bague

Lefranc ajusta une loupe à son œil droit et examina longuement la bague.

pour cinquante mille francs ?

— Impossible, madame. Je ne suis pas marchand de faux bijoux.

— Soixante mille.

— N'insistez pas, Mrs Stevens. Je ne vends pas ma bague.

— Quarante-vingt mille, surenchérit-elle.

— Non.

— Cent mille francs.

Nos deux partenaires de bridge riaient à pleine gorge de cette scène ridicule, dont l'Anglaise et moi faisons les frais.

Je m'énervais :

— Madame, je vous le dis pour la dernière fois : je ne vendrai jamais cette bague, ornée d'un faux diamant, — et j'appuyais sur le mot « faux », pour la faire enrager, — même si vous m'en offriez deux cent mille francs. Insister davantage serait me vexer. Je crus qu'elle allait défaillir tant la stupeur et le dépit la congestionnaient.

Dès que je fus seul avec Vera, je lui racontai ma conversation avec l'Anglaise et le tour que je lui avais joué.

— Mais, chéri, s'écria ma charmante compagne, Mrs Stevens ne voudra jamais croire que le brillant est faux. Pas plus loin qu'hier, elle m'a demandé si la pierre était authentique ou non. Comme je n'étais pas prévenue de la farce que tu veux lui jouer, je lui ai dit la vérité.

— Tant mieux, fis-je. Elle n'en sera que plus déconcertée par mon obstination à proclamer la pierre fautive.

— Tu es un terrible enfant, Mikou, remarqua Vera en me jetant les bras autour du cou. Je me demande même si ton amour pour moi n'est pas aussi une mystification. Je ne répondis que par un seul mot, un cri jailli du plus profond de mon cœur :

— Vera !...

C'était plus qu'un serment.

Durant toute une semaine je ne revis plus Mrs Stevens.

J'avais entrepris avec Vera toute une série de petites excursions, à Canne, à Monte-Carlo, à Menton, à Antibes. Nous allions voir l'escadre mouiller dans la baie de Villefranche. Nous dinions au mont Baron en de coquettes petites auberges, après avoir parcouru des heures entières, main dans la main, le marché aux fleurs.

Puis, un jour, Mrs Stevens me coinça dans le salon du Negresco. Il m'avait été impossible de l'éviter.

— Ah ! grand farceur, je vous tiens, s'écria-t-elle. Avez-vous changé d'avis ?

— A quel sujet, madame ?

— Mais au sujet de votre brillant bleu.

— Mon faux brillant, fis-je froidement.

Elle saisit la balle au bond. Se tournant vers un personnage qui nous guettait, assis dans un fauteuil, elle l'appela :

— Monsieur Lefranc, une minute, s'il vous plaît ?



Nos partenaires de bridge riaient à pleine gorge de cette scène ridicule dont l'Anglaise et moi faisons les frais.

# DE QUALITÉ

L'homme s'approcha, plein d'assurance. Je le reconnus tout de suite: c'était Lefranc, le fameux expert joaillier.

— Voulez-vous jeter un coup d'œil sur cette bague ?

Lefranc ajusta une loupe à son œil droit et il examina longuement la bague que je lui tendais aimablement. Il hochait la tête avec une satisfaction visible.

A ce moment, Vera pénétrait dans le salon. Nous devions aller en promenade et elle venait me chercher. Sans attendre l'avis

de l'expert, je repris la bague et, m'excusant auprès de mes deux interlocuteurs, je cours vers mon amie.

M. Lefranc resta seul avec Mrs Stevens. Dehors, j'expliquai à Vera en riant :

— L'Anglaise ne désarme guère. Elle vient de convoquer discrètement un expert pour se convaincre de l'authenticité du brillant. Elle ne me lâchera pas avant que je lui aie vendu la bague.

Vera leva sur moi ses beaux yeux, chargés déjà d'inquiétude :

— Mais tu ne la vendras pas, dis, Mikou ?

— Jamais, Vera, en serais-je à mourir de faim et sans un centime dans la poche. Je te le jure.

— Ne jure pas, Mikou. Ta parole me suffit.

Le soir, je fus condamné à subir une partie de bridge ayant l'Anglaise pour partenaire. Au lieu de surveiller ses sans-atout, Mrs Stevens louchait vers ma bague :

— Je vous en offre deux cent mille francs, dit-elle brusquement.

— Mais, c'est une folie, madame ! Je vous dis que le brillant est faux.

Elle eut un sourire supérieur :

— Je comprends. Vous avez un caractère de fer. Une fois pour toutes, vous avez déclaré cette pierre fautive et, pour rien au monde, vous ne vous départirez de votre affirmation.

— Peut-être, chère madame.

— En ce cas, vendez-moi votre fautive bague.

— Vous y tenez absolument ?

— Oui, j'y tiens.

— Mais c'est une folie d'acheter deux cent mille francs un vilain bouchon de carafe !

Elle se rebiffa :

— Je suis assez riche pour me payer une pareille folie.

Je réfléchis un long moment :

— Eh bien, Mrs Stevens, je consens à vous céder ma bague ornée d'un faux brillant bleu.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle, ravie.

— Mais, ajoutai-je, auparavant vous allez me signer un papier dans lequel vous reconnaîtrez m'avoir acheté la bague ornée d'une fautive pierre. Lord M... et Milady, ici présents, signeront ce papier en qualité de témoins.

Mes trois partenaires se mirent à s'esclaffer. Mrs Stevens, surtout, se congestionnait à force de rire :

— Quel original vous faites ! Je n'ai jamais rencontré un homme pareil !

Ensuite, nous rédigeâmes le document en question sur papier timbré ; je cédai la bague à Mrs Stevens et celle-ci me signa un chèque de deux cent mille francs.

Le lendemain matin, vers neuf heures et demie, je sortais de la banque où j'avais encaissé le chèque, quand je rencontrai sur la Promenade des Anglais Mrs Stevens, agitée comme une folle. Elle vint, menaçante, vers moi :

— Vous êtes une fripouille, me cria-t-elle.

— Madame, mesurez, s'il vous plaît, vos paroles.

— Oui, vous m'avez vendu une fautive pierre !

— Eh bien ?

— Vous m'avez trompée lâchement. Je vais porter plainte contre vous...

— Pardon, madame, coupai-je froidement. Si vous continuez à crier, à m'insulter, c'est moi qui déposerai plainte contre vous en dénonciation calomnieuse. Depuis un mois, vous vous cramponnez à mes trousseaux, afin d'obtenir ma bague. Je ne vous ai jamais affirmé que la pierre qui l'ornait était véritable. Bien au contraire, des témoins prouveront que je l'ai toujours déclarée fautive. Je vous l'ai vendue comme telle et vous m'avez signé un papier, devant deux témoins de parfaite honorabilité, reconnaissant que vous achetiez une fautive pierre. Que voulez-vous encore ?

— Mais, balbutia Mrs Stevens interloquée, M. Lefranc, l'expert, m'avait affirmé qu'elle était véritable et qu'elle valait au moins trois cent mille francs...

— Ah ! éclatai-je. Et vous m'en aviez offert seulement deux cent mille. Vous vouliez profiter de mon ignorance en fait de pierres précieuses pour me tromper. Eh bien ! chère Mrs Stevens, si je suis une fripouille, vous en êtes une autre, avec la seule différence que vous êtes plus bête que moi. J'ai l'honneur de vous saluer.

Je la quittai au milieu de la rue, tandis qu'elle demeurait immobile, incapable de dire un seul mot.

Quinze pas plus loin, je tirai de la poche de mon gilet la bague ornée d'un authentique brillant bleu que Vera m'avait donnée en gage de notre amour.

Car la bague vendue à Mrs Stevens n'était qu'une belle réplique de la véritable. Je l'avais fait faire par un bijoutier de Cannes et elle me coûtait mille francs. Mais l'imitation était parfaite et plus d'un s'y serait laissé prendre.

Le bijoutier me l'avait expédiée la veille, et, une heure avant la partie de bridge, j'avais remplacé à mon doigt la bague véritable par la fautive.

(A suivre.)

X.  
Je l'avais fait faire par un bijoutier de Cannes. L'imitation était parfaite.

## TRIBUNAUX COMIQUES

### Manifestations.

C'est une bonne grosse mère aux yeux tout étonnés. Ils sont sans doute étonnés du décor qui s'offre à eux.

Comment cette brave femme — car il n'en faut point douter, elle est brave — se trouve-t-elle devant des juges sévères ?

Elle a manifesté aux abords du Palais-Bourbon, au lendemain du suicide de l'escroc Stavisky.

Puis, non contente d'avoir crié : « Voleurs ! » elle a giflé un agent.

Le président s'étonne à son tour :

— Cet agent vous demandait très poliment de circuler, ajoutant que votre place n'était pas là. Plusieurs témoins l'affirment.

— Je ne dis pas, consent l'inculpée, mais c'a été plus fort que moi. J'étais comme les autres, énervée, et comme on les traitait de voleurs, j'ai tapé.

— On les traitait de voleurs ? Qui, selon vous, traitait-on de voleurs ?

— Mais les flics... Pardon, les agents.

Le magistrat lève les bras au ciel. Voici donc le petit drame expliqué. La brave femme — marchande des quatre saisons sur la rive gauche — s'imaginait qu'on traitait les agents de voleurs.

— Alors qui que c'était ? demande-t-elle.

Le président va la renseigner, mais un scrupule le retient et il bredouille finalement :

— Enfin, il ne s'agissait pas des agents. Dommage, gronde l'inculpée. Moi, j'étais déjà contente. Ce qu'ils m'en font voir, les flics, surtout sur ma rive!... Oui, je comprends maintenant, c'est les députés qu'on appelait ainsi. Si j'avais su, je ne me serais pas dérangée...

Le président pose encore une question :

— Saviez-vous seulement à quel sujet avait lieu cette manifestation ?

— Dame, pour le Stavisky... Et je croyais qu'on traitait les agents de voleurs, vu que parmi eux — à ce que disent les journaux — il y en a qui ont touché pour ne pas arrêter le Stavisky.

— Vous avez une façon d'arranger les choses.

— Qui vous dit qu'elles ne seraient pas mieux arrangées si qu'on s'adresserait à des femmes comme nous ? On connaît le prix des choses !

— Enfin, regrettez-vous votre geste ?

— Forcément que je le regrette. C'est pas mon habitude de lever la main. Ça m'a poussé comme ça dans la colère, mais vous pouvez interroger mes voisins, je suis une bonne compatriote.

Ce mot achève de déclencher la pitié des juges : huit jours de prison avec sursis.

— Avec quoi ? demande l'inculpée.

— Avec sursis. C'est-à-dire que vous ne ferez cette peine que si vous êtes condamnée une deuxième fois.

— Alors, je suis tranquille. Quand je verrai des sergents dans une manifestation, je leur sauturai au cou comme une vieille médaille et je les embrasserai !

### Violents regrets.

C'est une aventure un peu scabreuse et qui pourtant n'a pas provoqué le huis-clos.

Il est vrai qu'on était entre gens d'esprit et qu'on parla de toutes ces choses si délicates sans choquer les oreilles les plus chastes.

Il s'agit d'une correction, une correction infligée à un jeune homme fort coquet, par un gros industriel de province.

Le jeune homme a été si bien frappé qu'on le garda pendant trois mois à l'hôpital.

Il demande aujourd'hui des dommages-intérêts à celui qu'il appelle son agresseur.

— Des dommages-intérêts ?... plaisante le président... Sans doute pour avoir été dans l'impossibilité de travailler ?... Mais nous avouerez-vous à quelle profession vous vous êtes... voué ?

Le jeune homme baisse la tête et répond :

— Je suis danseur mondain.

— Dites plutôt que vous êtes... entraîneuse.

Le président continue :

— Donc, monsieur vous a frappé... Sans doute lui aviez-vous fait des propositions qui ne lui convenaient pas... Monsieur n'aime peut-être pas la danse... mondaine ?

— C'est dans la chambre qu'il m'a battu. Donc, il savait bien...

Le magistrat se tourne vers le gros homme qui rougit de plus en plus.

— Pourquoi avez-vous attendu d'être dans la chambre ?

— J'avais fait un bon dîner avec des amis. J'ai suivi ce jeune homme sans trop savoir pourquoi. C'est dans la chambre que j'ai compris quand il m'a appelé : « Mon gros chou » et qu'il m'a donné une « bise » (Rires.)

— Et c'est le gros chou qui est entré dans le chou de ce jeune homme.

— Oui, mais jamais je n'ai eu de ces idées-là... enfin des idées...

— De derrière la tête ?

Le président a son succès. Il poursuit :

— Vous pouviez vous contenter d'un soufflet. Vous avez frappé avec votre canne.

— J'étais révolté. Je pensais que mon fils pourrait être comme ça... aussi dépravé.

— Quel âge a votre fils ?

— Je n'en ai pas.

Cette fois, les rieurs sont du côté du gros commerçant.

Finalement, les rapports des médecins qui ont examiné « la victime » étant contradictoires, le jugement est renvoyé à huitaine.

Très gracieux, le jeune homme dit en pinçant la bouche :

— A la semaine prochaine.

Le président, méfiant, riposte :

— Ce n'est qu'un rendez-vous judiciaire, entendons-nous bien.

### Chiqué.

Lors d'un des derniers grands combats de boxe, deux « troisième galerie » qui n'escomptaient pas la victoire du même champion se donnèrent en curieux spectacle à leurs voisins.

— Quoi, s'étonne l'un des deux inculpés, on faisait une « queue ». Il n'y a pas de mal à ça.

Et au président quelque peu stupéfait, il donna l'explication de ce terme souvent employé — paraît-il — en argot pugilistique.

— En queue de programme, quoi... Ça veut dire qu'on a prolongé le spectacle.

— Oui, confirme l'autre inculpé, on dit ça dans le Midi et je le sais bien puisque j'en suis.

L'avocat du premier inculpé surconfirme avec un doux accent marseillais :

— Les amateurs de boxe sont si vibrants dans le Midi qu'ils miment tous les gestes des champions pendant l'assaut et finissent souvent par se heurter eux-mêmes en fin de spectacle. On appelle cela : une « queue » au combat... ou au programme.

— On ne leur reproche pas de s'être « heurtés », comme vous dites, maître, riposte le président du tribunal, mais de n'avoir pas obéi aux sages conseils des agents intervenus pour protéger les voisins trop directs de ces boxeurs supplémentaires.

Non seulement les inculpés n'ont point cessé leur jeu, mais encore, après avoir insulté l'un des deux agents, ils lui donnèrent un coup de coude dans le ventre et un coup de poing au menton.

— Celui au menton ne lui était pas destiné, proteste l'un des deux accusés. C'était un coup que j'expliquais à mon copain.

— Il est parti comme ça, fait l'autre.

Et le premier d'ajouter sans rire :

— L'embêtant, c'est pas qu'il soit parti, c'est qu'il est arrivé sur la gueule à monsieur l'agent (sic.)

Le président se fâche :

— Vous pourriez vous exprimer plus correctement.

— J'ai dit : « Monsieur l'agent ».

Mais là ne se termine pas l'affaire. Les agents reçurent du renfort et les deux spectateurs-boxeurs furent « descendus » de la galerie.

Tandis qu'on vous emmenait, poursuit le magistrat, vous donniez l'un et l'autre des coups de pieds aux agents.

— C'est pas du tout ça, riposte le premier inculpé. Vous n'étiez pas dans le coup, mon président, vous ne pouvez donc pas savoir de quoi qu'il retourne.

« Les flics... Pardon, messieurs les flics que je veux dire... ils nous emmenaient comme ça. Ils étaient à trois sur chacun de nous. Alors, ils nous soulevaient de terre. Nous, c'est pas, on croyait qu'on tombait, alors on cherchait à raccrocher le plancher des vaches... des vaches, c'est bien le cas de le dire... et c'est comme ça qu'elles ont cru... »

— Qui : « elles » ?

— Eh bien, les va... messieurs les agents. C'est comme ça qu'ils ont cru, si vous voulez, qu'on leur z'y donnait des coups de pompes dans les tiges. C'est pas l'envie qui nous en manquait bien sûr, mais, c'est pas, quand qu'on est pas les plus forts.

Et l'autre inculpé de reprendre le cra-choir :

— C'est donc comme qui dirait qu'on est ici pour rien et que c'est pas grand chose. Les agents ils s'imaginent toujours qu'on veut les cogner quand c'est eux... Dame, pourquoi qu'on les appelleraient les *cognes* ?

Mais le président n'admet pas cette explication et les deux boxeurs de queue de programme se voient infliger trente jours de prison.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

### PROCHAINEMENT :

### UN GRAND REPORTAGE :

## Les Irrégulières de la Haute Noce

# Le rebondissement de l'affaire Prince

COMME je l'écrivais ici même dans le numéro précédent, l'affaire Prince rebondit. Elle rebondit de par le témoignage d'un de nos confrères — qui est, en même temps, un de nos collaborateurs — témoignage qui met en cause deux avocats d'affaires, dont un ancien garde des Sceaux, et un certain V... dont le bureau est rue de Metz.

Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une piste précise, mais bien plutôt de la constitution d'un dossier d'éléments de moralité quant au conseiller Prince et aux personnages précités.

Mais, diront d'aucuns, pourquoi ce témoignage tardif ? Pourquoi avoir attendu si longtemps ? Parce que, à voir toutes les pistes s'effondrer les unes après les autres, notre collaborateur en est venu à penser qu'il fallait chercher ailleurs que du côté de la mafia. Et il a été amené à envisager l'hypothèse que, selon sa propre expression, le conseiller Prince avait fort bien pu être le complice inconscient de son propre assassinat.

Si l'on veut bien se reporter au début de l'affaire, on constate d'abord :

1° Que M. Prince, à son arrivée à Dijon, ne s'est pas rendu au chevet de sa mère, soignant gravement malade.

2° Qu'il a expédié un télégramme rassurant, alors que lui-même ne pouvait être rassuré que s'il connaissait la supercherie.

Dès lors, qu'allait faire M. Prince à Dijon et pourquoi ce mensonge ?

Notre collaborateur répond : Ou bien demander conseil à un ami d'enfance près de qui on a peut-être eu le tort de ne pas insister suffisamment pour qu'il dise si oui ou non, le jour du « drame », il a vu la victime.

Ou bien parler avec des maîtres-chanteurs.

Dans le premier des cas, il faudrait admettre que le conseil n'apaisa pas le conseiller qui alla se donner la mort. (Le rapport que déposera incessamment M. Kohn-Abrest nous dira sans nul doute si l'hypothèse du suicide, écartée à priori par la presse et par une partie des enquêteurs, l'a été trop légèrement.)

Dans le deuxième cas, on peut penser que la discussion a mal tourné :

a. Au gré des maîtres-chanteurs qui ont supprimé le danger de révélations en supprimant le détenteur d'un secret ;

b. Au gré du conseiller qui, s'affolant, — peut-être d'ailleurs sans raison suffisante — est allé se coucher sur la voie de la Combe-aux-Fées.

Soit, en s'en tenant à ces deux hypothèses, deux chances de suicide pour une chance d'assassinat.

## Des documents troublants.

Voyons maintenant les documents qu'en cette matinée dominicale et ensoleillée le bon juge Rabut a reçu des mains du témoin venu tout exprès de Paris à Dijon dans le seul but d'aider à la manifestation de la vérité dans cette mystérieuse affaire qui n'a déjà que trop troublé l'opinion publique.

D'abord, une lettre de M. Poulet à un avocat d'affaires, à un avocat de cercles, notamment : Lido, Frolic's, etc...

M. Poulet, neveu du général Archinard, décédé depuis, avait mis ce dernier à la tête de la Compagnie Parisienne, compagnie d'assurances liée au groupement des assurances syndicales des grands groupements français. En 1930, M. Prince, alors chef de la section financière du Parquet, avait eu à s'occuper de cette société, ce qui avait motivé cette lettre de M. Poulet à l'avocat B...

M. V... me talonne pour me faire signer des procès-verbaux de comités de direction ; ces comités de direction n'ont pas eu lieu, mais les procès-verbaux sont demandés par M. Prince pour mercredi.

Qu'en pensez-vous ? M. V... me dit que cela est d'accord avec vous.

Ce à quoi l'avocat répondit par la lettre suivante :

M. V... ne m'a nullement demandé mon accord en ce qui vous concerne...

Je réserve donc mon opinion et vous conseille d'attendre jusqu'à mon retour (mardi 29) pour prendre une détermination.

M. Prince attendra ; on n'a qu'à lui dire que tous les documents sont entre mes mains ; mes relations avec lui sont trop cordiales pour qu'il fasse une difficulté.

Et M. Poulet, qui a remis ces lettres au témoin de M. Rabut d'expliquer :

— Il fallait à tout prix faire patienter V... qui se prétendait chargé par M. Prince de contrôler les affaires financières et qui, en réalité, se serait livré à des manœuvres fâcheuses, pour ne pas dire plus. Quant au rôle de l'avocat, il n'est pas, si l'on en croit M. Poulet, tellement reluisant puisqu'il aurait exigé des sommes importantes en prétextant qu'il les lui fallait verser à V... et au chef de la section financière du Parquet.

Les deux autres lettres versées au dossier du juge Rabut émanent du général Archinard et ont été, à l'époque, adressées au président de la République.

Ces deux documents massifs tendent à prouver la culpabilité de V... et des avocats B... et X...

M. Poulet affirme que le chef de l'Etat dissuadé leur auteur de persister dans son projet de déposer une plainte, alléguant que celle-ci mettrait en cause et compromettrait gravement un membre du Gouvernement.

Ces deux lettres donnent en outre certaines précisions sur les rapports entre V... et le conseiller Prince.

## L'enquête va rebondir.

Lorsqu'il eut pris connaissance de ces documents, le juge d'instruction montra quelque émotion. La gravité des révélations qu'on venait de lui faire l'incitèrent même à demander à un représentant de la presse de lui laisser quelque répit avant que de lui demander une déclaration.

Nous croyons cependant savoir que M. Rabut se propose d'entendre incessamment M. Poulet, V... et l'avocat B...

De nombreuses commissions rogatoires sont déjà parties et il n'est pas impossible que, d'ici à quelques jours, nous soyons définitivement fixés quant aux mobiles qui ont amené le conseiller Albert Prince au kilomètre 311-850.

Mais, que nous voilà loin de la fameuse « Mafia », du baron de Lussatz, de Carbone Venture et de Spirito !

Et, comme le « gangland » marseillais doit exploser de joie et les populations de la Côte d'Azur sourire doucement au passage de l'infortuné inspecteur Bonny !...

GEORGES CHAPERON.

A gauche : L'inspecteur Bonny rentrant à Paris est photographié à la gare de Lyon. Derrière lui, notre envoyé spécial sur la Côte d'Azur, Philippe Artois, rentré également par le même train et qui devait repartir le même jour pour Bar-le-Duc. (Rol.)

## Maucuer a expié

Le chef de la bande du « bureau de poste de Saint-Barnabé », Camille Maucuer, condamné à mort avec Jouliat, tandis que Mancini et Frisco s'en tiraient avec les travaux forcés à perpétuité, a été exécuté devant la porte de la prison de Chave, à Marseille.

Il est vraisemblable que Maucuer sera seul à payer de sa tête l'assassinat des trois gardiens de la paix marseillais : Jouliat, qui eut une conduite héroïque pendant la guerre et porte le médaille militaire gagnée au front, sera sans doute grâcié.

Maucuer est mort avec une crânerie impressionnante. Il a refusé le verre de rhum qu'on lui offrait, disant : « Je n'ai



jamais bu d'alcool de ma vie ; ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai ».

Il a également protesté au moment de la toilette, disant au bourreau : « C'est dommage d'abîmer une aussi jolie chemise ; elle est toute neuve, et vous l'esquintez avec vos ciseaux. On aurait pu m'en donner une vieille ! »

Au moment de l'entraver, le bandit a ajouté, avec le même calme impressionnant : « Pourquoi m'attacher ? Vous pensez bien que je ne me débattrais pas ! » Cependant, tandis qu'on le conduisait jusqu'à la guillotine, Maucuer ajoutait mélancoliquement : « Je suis pourtant innocent ; je paie pour les autres : ce n'est pas moi qui ai tiré. »

Et — nous devons le dire — Maucuer donnait à ce moment l'impression d'une absolue sincérité. Ment-on devant la mort ?

Sur le seuil de la porte de prison, face à la guillotine, dans le matin pâle, Maucuer s'écria encore : « Vive la Russie ! »

Et il avança d'un pas ferme vers la sinistre machine. Une seconde plus tard, sa tête tombait.

Aucun incident à signaler.

## Encore un krach en perspective



La banque des Coopératives de France a dû fermer ses portes et suspendre ses paiements. Voici les curieux stationnant à Paris devant les portes closes de la banque et commentant l'avis affiché sur la grille. Le krach serait de grande importance et frapperait nombre de petits épargnants. (H. M.)

## On se bat en Espagne



Des manifestations graves se sont déroulées en Espagne, où des groupements politiques opposés se sont livrés de véritables batailles. La police a dû intervenir. A Madrid, où l'on s'est principalement battu de façon impitoyable, voici, dans une pharmacie, un des manifestants attendant son tour de se faire soigner. On peut juger de son état ! (F. P.)

## L'affaire Stavisky devant la Commission d'enquête



M<sup>e</sup> André Hesse (à gauche) et le D<sup>r</sup> Vachel (à droite) ont été, ainsi que M<sup>e</sup> Renoult, interrogés par la commission Stavisky. On a demandé : à M<sup>e</sup> André Hesse comment il était intervenu auprès des magistrats pour obtenir des remises successives des affaires Stavisky ; au D<sup>r</sup> Vachel, sous quelles pressions ou interventions il avait consenti des certificats médicaux de pure complaisance à l'escroc Stavisky ; à M<sup>e</sup> Renoult enfin, comment il avait pu recevoir d'Hayotte une somme de 50 000 francs à l'issue d'une de ses démarches en faveur de l'escroc. (F. P.)

# L'Histoire de Renaud, le Fou du Village

BAR-LE-DUC

(De notre envoyé spécial.)

LORSQUE les six sphères tournent au Trocadéro et aveuglément désignent des millionnaires, il semblerait que seul du bonheur se répand ce soir-là en France. Ils sont des milliers, des centaines de milliers penchés sur leurs postes de T. S. F. Ils attendent anxieux, tenant entre leurs doigts le billet rose, mauve, vert, jaune, prometteur de tant de joie. Puis, pour la plupart, à l'annonce des résultats, c'est un peu de dépit, un rien de désillusion, un haussement d'épaule...

Le billet est froissé... jeté. Ce sera pour la prochaine fois. Et sagement les innombrables perdants songent au labeur quotidien qui seul rapporte.

Adieu chimères ! Adieu autos ! Robes, manteaux, parties de plaisir...

Mais aussi quelle leçon de philosophie ! La loterie est un jeu pour grandes personnes raisonnables.

Avez-vous déjà promis une récompense à un enfant avec condition ?

Il croira à l'hypocrisie et de la méchanceté si vous ne remplissez pas toutes les promesses... Pourquoi lui parler de joujoux, de beaux livres dorés, de vacances dans les prés, si c'est pour lui dire plus tard sous le moindre prétexte :

— Tu n'auras rien de tout cela, tu n'as pas été assez sage...

Il y a aussi de grands enfants qui ont des âmes simples. Ce sont les fous... et ils deviennent dangereux.

Renaud, le fou du village, ne prenait pas un billet de la loterie nationale pour tenter sa chance, il achetait un billet avec la certitude de gagner.

C'est stupide, direz-vous ? Evidemment ! mais allez donc montrer un arbre de Noël à un gosse et, après lui avoir fait admirer polichinelles et trompettes, poupées et soldats de plomb, entraînez-le loin de ces merveilles... Vous assisterez à une de ces colères dont vous garderez longtemps le souvenir.

Renaud perdait à la loterie et s'est mis en colère. Une colère terrible, une colère de fou. Il est inutile d'aller chercher plus loin l'explication du drame qui ensanglanta le petit village de Laimont. Il ne s'agit ici ni d'alcoolisme, ni de mauvais instinct, ni de débauche ; il est question d'un pauvre diable qui ne comprenait pas qu'il pût avoir de la malchance.

C'est simple, c'est atrocement simple. Lorsque, dans une famille, pousse un être de cette sorte, il n'y aurait qu'à le faire enfermer, on éviterait que coule beaucoup de sang !

\*\*\*

C'était le soir du dernier tirage. Dès 9 heures les rues de Bar-le-Duc avaient perdu toute animation. Dans la grande rue et place de la gare, seules les lumières timides des cafés et d'un cinéma jetaient des lueurs de-ci de-là dans la grande ombre de la nuit.

Dans un estaminet, ils étaient une vingtaine qui avaient oublié de jouer à la belote. Assis devant des chopes de bière, ils ne disaient mot et, lorsque la serveuse derrière le comptoir faisait du bruit en lavant les verres, ils la foudroyaient du regard.

Dans un coin de la pièce, un appareil de T. S. F. laissait entendre sa voix rauque. La voix de la Fortune.

— Allo ! Allo !... On va tirer le chiffre des unités qui désignera les gagnants des lots de 200 francs.

— Chut ! entendit-on dans la salle.

Puis, sans arrêt la voix lança des chiffres, au hasard ils composaient des nombres auxquels étaient désormais liées de petites fortunes.

Renaud, tout tremblant, écoutait... écoutait.

Il était pâle et son regard se perdait dans un ne sait quelle contemplation.

— Allo ! Allo ! On va tirer les millions...

L'émotion grandit...

Dix minutes plus tard, Renaud n'a plus d'espérance que dans le lot de cinq millions...

Puis, alors que les autres gars plaisaient parce qu'ils n'ont rien gagné, Renaud s'en va dans la nuit, une grande haine dans le cœur.

Son billet est bon à jeter à tous les vents, il ne vaut plus un sou !

Et c'est le retour. Le retour vers le village de Laimont à 14 kilomètres.

Il est seul alors, Renaud, avec son beau rêve perdu. Les ors, les billets de mille s'en sont envolés comme s'envolent les désillusions.

— Je suis maudit, murmura-t-il, je suis maudit.

Tout tourne dans sa tête. C'est un affolement. Il pense soudain que tout le monde n'a pas perdu ; au contraire, il y en a qui ont tout plein de joie dans le cœur. Alors, il ne comprend pas.

Pourquoi n'a-t-il pas gagné, lui, puisqu'il y a eu des gagnants ? Injustice.

La hantise de la fortune perdue...

Plus il avance dans la campagne noyée d'obscurité, plus la hantise grandit.

— Je ne comprend pas... Pourquoi ? Pourquoi pas moi ?

Sa tête chavire ! Et, dans la nuit, il lui semble voir des mains qui brassent des billets de mille...

— Je suis maudit !...

Et Renaud est comme ivre. Il entend comme une mauvaise voix lui dire tout bas :

— Tu n'auras jamais... jamais... jamais de chance... La chance, c'est pour les autres.

\*\*\*

A 11 heures du soir, mardi dernier, les voisins perçurent les pétarades de la moto de Renaud. Il rentrait de Bar-le-Duc.

C'était le fameux soir. Ils entendirent qu'il garait sa moto dans la remise, puis qu'il ouvrait non sans bruit la porte de l'épicerie de sa mère.

Le silence ne fut pas de longue durée, bientôt des cris, les bruits d'une violente dispute parvinrent de la petite maison qui se dressait sur la place, à l'angle de la grande route.

Renaud venait de réveiller sa mère et avec l'entêtement d'un fou lui répétait toujours les mêmes mots :

— Tu as dû me maudire quand j'étais petit !... Avoue, avoue donc !

Et la vieille, cherchait à apaiser par la douceur la colère de son malheureux enfant.

— Mais non, mon petit... mais non, reste

calme ; tu verras, toi aussi, tu gagneras de l'argent.

Il fallait toujours beaucoup de patience, et, après des éclats, Renaud se taisait confus...

— Oui, oui, disait-il, je veux bien te croire, mais tu ne me trompes pas, n'est-ce pas ?

Et il allait se coucher. Cette nuit-là, il en fut ainsi, et Renaud bientôt regagna sa chambre tandis que le silence revint dans la petite maison du coin de la place.

Qui ne connaissait pas à Laimont et aux environs la boutique de la mère Renaud. Son épicerie à laquelle elle avait adjoint un comptoir de débit et une salle de cabaret ?

C'était une bâtisse propre, carrée, à un étage. Quels sont les gars de l'endroit qui ne s'y sont pas attardés au moins une fois à boire une chopine ?

Elle était sympathique, la mère Renaud, une brave femme serviable, travailleuse. Son fils était un peu faible d'esprit, mais on l'excusait... On croyait que ce n'était pas dangereux.

Depuis plus d'un an, il était en chômage et on le voyait se livrer à mille bricoles. On le voyait chez l'un et chez l'autre bêcher des plates-bandes où scier du bois.

On le savait aigri. Mais qui ne l'est pas après un an de chômage ? Bien sûr, il n'avait pas de camarade et non plus pas de petite amie. Il avait un si drôle de caractère !

Par bravade devant son insuccès, il avait déclaré un jour :

— Si je me marie, il faudra que ma femme m'apporte de l'argent...

Et on lui en voulait un peu de cette phrase malhabile. Non, le gars n'avait pas de chance, rien ne lui souriait.

Depuis quelques jours, sa mère hébergeait sa sœur Lucienne de quatre ans plus jeune que lui et son mari, le gendarme Gillet de la brigade de Varennes-en-Argonne, et ce n'était pas fait pour apaiser ses esprits chagrins.

S'il en voulait un peu à sa mère qui savait tenir un commerce, alors qu'il ne savait pas gagner d'argent, il en voulait beaucoup plus à son beau-frère qu'il considérait comme arrivé à une très haute situation.

— Toi, lui lançait-il, toi, t'es tranquille, tu vis heureux et puis Lucienne prend de l'argent... ma mère, de l'argent qui devrait me revenir...

Les scènes étaient quotidiennes lorsque le ménage Gillet venait en vacances chez la mère Renaud.

La veille du drame, le gendarme avait voulu regagner Varennes-en-Argonne. Mais la mère Renaud avait supplié qu'il restât quelques jours de plus avec sa femme et leur enfant, le petit Albert âgé de cinq ans.

— Restez, avait dit la vieille, je ne verrai pas de si longtemps mon petit-fils...

Et ils acceptèrent. Ils ne savaient pas quelle mort adreuss les attendait.

Ce mardi soir-là, donc, vers les onze heures et demie, le calme revint dans la petite maison du coin de la place.

\*\*\*

Mais, dans son lit, Renaud ne dormait pas. Seul, de nouveau, il subit l'assaut des mauvaises pensées. Il revit dans une manière d'hallucination des heureux, beaucoup

d'heureux, il revit sa malchance et sa détresse morale. Il pensa aussi à son beau-frère qui dormait paisiblement dans une pièce voisine. Tant d'amertume, de haine de folie, monta à son pauvre cerveau, et, sans plus réfléchir, comme un homme qui étouffe et qui cherche à se sauver, sans plus, il décrocha son fusil et par les pièces noires de la maison alla semant la mort, espérant peut-être inconsciemment se soulager de tout le poids de ses tourments.

Il ouvrit d'abord la porte de la chambre de sa mère.

Elle dormait... Il eut tout le temps de viser. Une seule balle suffit. Une balle en plein cœur et la mort fut foudroyante.

Le bruit de la détonation a éveillé Gillet qui pressent un malheur. Il n'a pas d'arme. Il se barricade dans sa chambre où reposent sa femme et son fils.

A tout hasard, il se munit d'une matraque et attend l'attaque.

Il entend les pas de l'autre qui approche de la porte...

Mais Renaud ne songe pas à ouvrir. Il sait où est situé le lit et derrière la porte il visa dans sa direction.

Une seconde balle part. Elle traverse la porte, transperce la poitrine de Gillet et coupe net la carotide de Lucienne.

Deux morts de plus !

Le petit Albert, dressé sur son lit, regarde l'étrange spectacle de son papa et de sa maman affaissés, inertes, gisant dans leur sang.

Il regarde de ses yeux d'enfant qui n'oublieront jamais l'atroce vision. Maintenant la porte cède sous les poussées du fou et le gosse de cinq ans assiste, impuissant, terrifié, à la colère sanguinaire de son oncle.

Renaud ne charge plus à balle, mais à plomb et crible les deux cadavres de chevrotine.

Puis il sort, erre sur la place déserte du village. Il clame :

— Ah ! On veut me casser la figure ! Bande de v... ! Prends toujours ça...

Il pénètre chez un habitant, chez Thiebaud :

— Je viens de faire un coup dur. Je viens d'en descendre trois, dit-il calmement.

L'alerte est donnée. Renaud est retourné dans la maison du crime où il se barricade. Tout le reste de la nuit, l'habitant assiéger la demeure sans oser y pénétrer... et cependant il y a là un petit enfant de cinq ans que la mort guette.

A l'aube, deux gendarmes approchent de trop près la porte. Ils sont reçus pas une nouvelle décharge. L'un d'eux a l'index sectionné.

Et le siège se poursuit tout le jour.

Que fait le fou ?

Puis on voit la porte s'ouvrir et laisser passer le petit Albert.

— Mon oncle m'a dit de sortir, se contente-t-il de dire de sa petite voix blanche.

Ce sera le seul rescapé. Il a tout vu, mais n'a pas bien compris.

A la nuit, l'impatience aidant, villageois et autorités pénétrèrent dans la café-épicerie... Ils virent du sang partout, et des cadavres... quatre cadavres, car, dans le grenier, Renaud, repu de sang, s'est tué d'une balle à la tempe gauche.

C'est un drame très simple, douloureusement simple de la folie. Et les fous se font toujours justice... après !

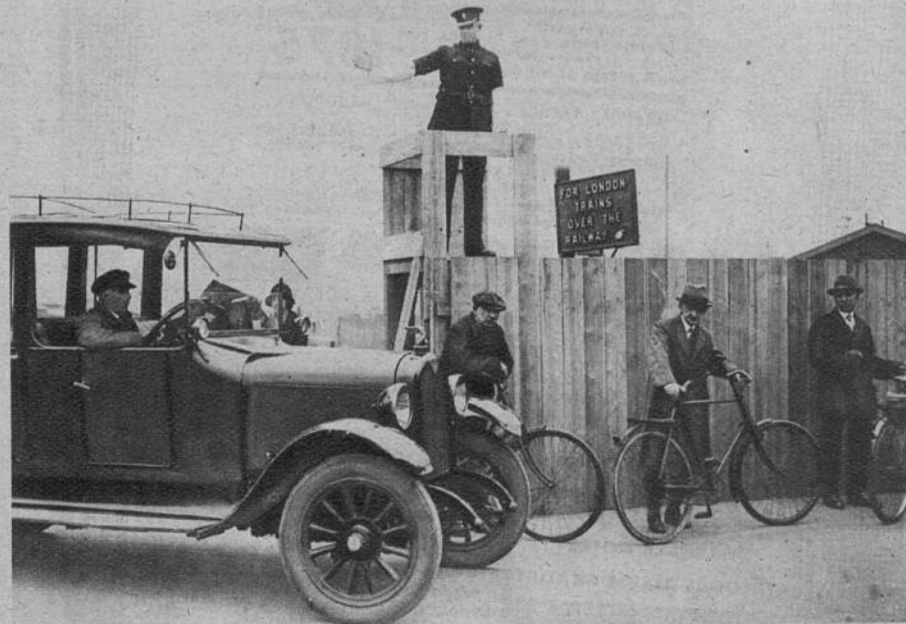
PHILIPPE ARTOIS.

## Une fête à la Police Judiciaire



A l'occasion de la promotion, dans l'ordre de la Légion d'Honneur, de M. Badin, commissaire à la police judiciaire, ses collaborateurs lui ont offert un objet d'art. M. Badin est à gauche. Puis MM. Meyer, Priollet (de face) et Guillaume (penchant la tête, à droite) (Rap.).

## Nous l'avons déjà en France



A l'instar, sans doute, de notre place de l'Opéra, un policeman de Southampton s'est fait édifier, à l'angle d'une place où le trafic est particulièrement intense, une petite plate-forme de bois d'où il commande la circulation. (K.)

## Quand parle le sang



Voici, sur son lit d'hôpital, Pancho Villa junior, le fils du célèbre bandit qui désola le Mexique. Pancho Villa junior a tenté de tuer sa mère et de se suicider ensuite. Les médecins l'ont déclaré fou et ont ajouté « qu'il porte en lui l'instinct sanguinaire de son père ».

PANCHO VILLA fut l'un des plus terribles bandits du Mexique ; et on le surnommait le fléau de Mexico. Il finit, bien entendu, au bout d'une corde. Il laissait un fils, un solide garçon que des parents éloignés se chargèrent d'élever. On l'emmena, après la mort de son père, à Los Angeles ; et l'on s'efforça d'élever le boy de la meilleure façon. C'est-à-dire qu'on chercha à développer en lui les instincts de l'honnêteté, et que jamais on n'évoqua devant lui le souvenir de celui devant qui tremblait tout le Mexique. En même temps on faisait soigner le jeune homme atteint par hérédité d'une grave maladie contagieuse. Toutes ces précautions n'ont pas suffi.

Agé aujourd'hui de vingt ans, le jeune Pancho Villa vient d'avoir une première crise de folie furieuse au cours de laquelle il s'efforça de tuer sa mère, puis de se suicider. Il ne réussit qu'à assommer la pauvre femme (qui était venue récemment le rejoindre pour vivre avec lui) et à se blesser lui-même. Examiné par des médecins, Pancho Villa junior, que l'on voit ici dans l'un des cabanons de l'infirmerie spéciale de Los Angeles, a été reconnu fou. Et fou dangereux, puisque toutes les ardeurs meurtrières, la soif de sang de son père semblent à leur tour s'être emparées de sa personne. Il est destiné à l'asile perpétuel et à la camisole de force.

## ESPIONNES D'AMOUR (Suite de la page 9.)

mon oreille, d'une voix sourde, murmura : — Ne craignez rien, c'est moi Oppenheim ; le bruit de la chute d'eau couvre nos voix, il faut se méfier, car l'hôtel est infesté d'espions à la solde de Kræmer, l'agent de Fraulein Doktor à Rotterdam ; c'est ce qui motive mon déguisement.

Cette fois, j'étais rassurée ; je reconnais le timbre de sa voix, qu'il ne dissimulait plus, et puis aussi une bague, un grenat dont je lui avais fait présent pour l'un de ses anniversaires et qu'il portait à l'annulaire gauche.

— Excusez-moi, balbutiai-je, je m'attendais si peu à vous retrouver différent de ce que vous étiez en me quittant il y a dix mois... Enfin, Bruxelles m'a chargé d'un document important pour vous ; je vais le chercher.

Il eut un geste auquel, dans ma précipitation, j'omis de prendre garde.

Déjà, j'étais dans ma chambre, agenouillée devant ma malle dont je faisais jouer le mécanisme secret.

Cette fois, je crus défaillir.

La cachette était vide !

La copie du document, cette copie que la pauvre Paulette Verdoot avait conquise au prix de sa vie, avait disparu !

Où, quand et par qui m'avait-elle été dérobée ?

Blême, tremblante de colère et de dépit, je regagnai la salle de bain emplie du ronronnement exaspérant de l'eau qui s'échappait des robinets ouverts.

Qu'allait penser Oppenheim de cette effarante et invraisemblable aventure ?

— Je suis perdue, balbutiai-je en refermant la porte.

— Non, dit-il, vous êtes simplement affolée.

Je le regardai : il était presque effrayant à force d'être calme.

— C'est que vous ne savez pas...

Il sortit son étui, m'offrit une cigarette, que je refusai, alluma la sienne, puis :

— Well, je sais. J'ai reçu la photographie du document tout à l'heure, pendant que vous vous acheminiez vers cet hôtel ; vous avez parfaitement travaillé.

Et, comme je le dévisageais sans comprendre, il ajouta :

— Bruxelles vous a ordonné de descendre au Grand Hôtel, mais, moi, je savais que le Palace, comme la plupart des hôtels en pays neutre, était surveillé par les hommes de Kræmer ; alors j'ai pris mes précautions.

Yes, le porteur qui vous a sollicité à la gare était un de mes agents, à qui j'avais donné votre signalement. Il a opéré pendant le transport du colis au taxi. Excès de prudence ne nuit jamais.

J'étais, je l'avoue, fort vexée.

— Il aurait pu me prévenir... maugréai-je.

— Dans notre métier, il faut bannir les paroles inutiles. Ensuite, je tenais à contrôler vos réactions. Vous êtes encore très nerveuse. Jamais, vous m'entendez, une espionne de race ne doit se laisser décontenancer. Du sang-froid, quoi qu'il arrive.

— Et puis, plus de réflexe comme celui qui vous a précipité sur le bouton d'appel en voyant l'inconnu que j'étais pénétrer chez vous ! Il existe d'ailleurs des moyens

beaucoup plus efficaces que celui qui consiste à alerter un serviteur, peut-être complice de l'agresseur. Mon agent de Bruxelles vous les communiquera dès votre retour.

— Je repars quand ?

— Quand je vous le dirai. Il importe que vous soyez là-bas avant le 16 courant, date à laquelle doit descendre de l'Astoria un personnage du grand Etat-Major impérial que je désire vous voir rencontrer.

— Auparavant, je pense que cette combinaison peut vous être très utile en voyage.

A ma grande stupéfaction, je le vis sortir de la poche intérieure de son pardessus un paquet enveloppé de papier de soie et qui contenait, effectivement, une combinaison de dame en fine baptiste.

— Ce linge, reprit le major, est imbibé d'une encre sympathique dont le secret est, — pour l'instant du moins, — notre unique propriété, elle est garantie rebelle à tous les réactifs employés par l'ennemi.

— Pour écrire, il vous suffira de plonger la combinaison dans un peu d'eau et d'y tremper ensuite votre plume. Envoyez vos lettres à l'adresse suivante : Albert Maerschat, sergent au 4<sup>e</sup> Lancier belge, interné au camp de Schevening, n° 3645 a-d I (Hollande), par l'entremise de l'œuvre « La Caissette du Soldat Belge », dont les Allemands autorisent les envois, qu'ils contrôlent rigoureusement d'ailleurs. Vous lui écrirez comme une marraine à son filleul.

— Sitôt rentrée à Bruxelles, on vous apprendra l'alphabet morse, indispensable pour communiquer publiquement entre agents, vous verrez comment.

— A partir de cette heure, vous êtes sur mes listes le numéro 21, ce numéro, lorsque vous aurez besoin d'être reconnue par quelqu'un de notre service, vous le porterez soit sur votre robe, soit au revers de votre manteau.

Je sursautai, mais, imperturbable, sir Oppenheim continua :

— Il sera, jusqu'à nouvel ordre, représenté par deux œillets et une rose. L'agent qui vous reconnaîtra ne manquera jamais de faire allusion au parfum de ces fleurs. Compris ?

— Compris.

— Et maintenant, acheva-t-il, voici une liste qu'il vous faut brûler soigneusement après avoir appris par cœur les noms qui y figurent. Ce sont ceux de quelques espionnes que vous serez appelée à rencontrer dans les couloirs d'un palace ou d'une chancellerie, ces champs de bataille de la guerre secrète.

Dès qu'il fut sorti, je me mis à lire cette liste rouge. Elle était courte : quatre noms, Anny Rodriguez, Jema Staub, dite baronne d'Apremont, Lucia della Rosa, et Mata-Hari, toutes à la solde de l'Allemagne, sauf l'Italienne Lucia qui, travaillant officiellement pour les Alliés, était soupçonnée d'être un agent double.

Une allumette détruisit ce document terrible, et je pris soin d'éparpiller les cendres.

M. V. L.

(A suivre.)

**un tour de force!**  
des mobiliers de  
qualité rigoureusement  
garantie à des  
prix sensationnels!



(N° 432 du total) Salle à manger bombée "Victoire" chêne massif sculpté comprenant: 1 buffet larg. 1<sup>er</sup> 50, dessus 3 marbres, 3 portes, celles de côté bombées, grande glace ; 1 grande table pons coupés, 3 allonges ; 6 chaises sculptées canées. Les 8 pièces sculptées à... **1875**

GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT ACCORDÉES SUR DEMANDE  
REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES  
LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE

Usines et Ateliers : 52, rue des Poissonniers (à 150 mètres des Magasins) — Visites tous les matins.

**GALERIES BARBÈS**  
55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)

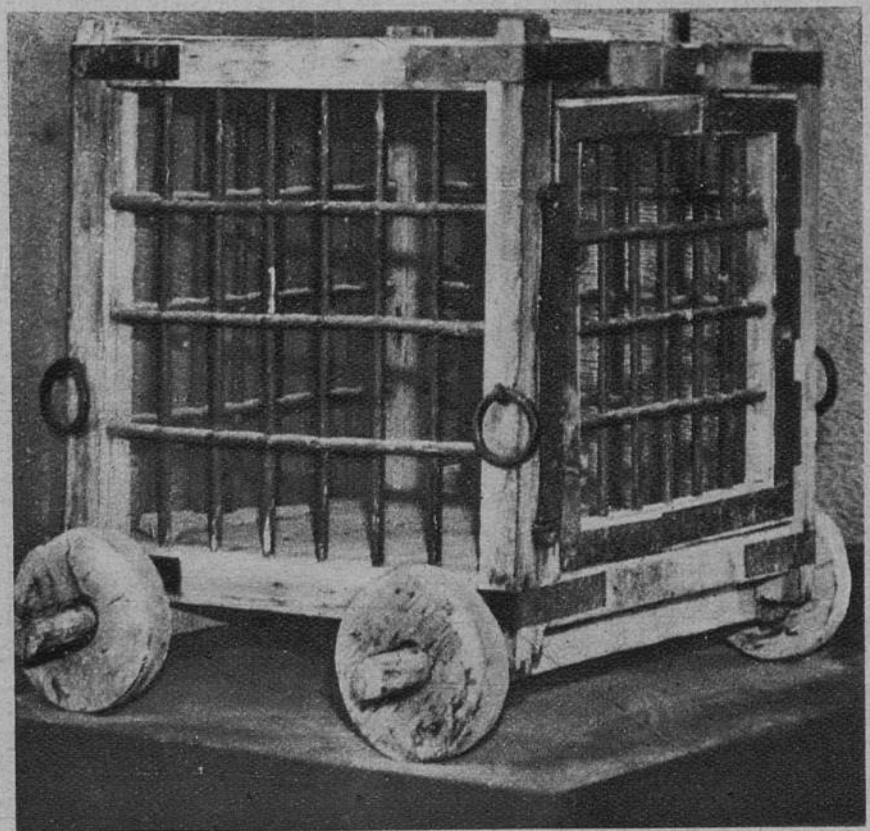
(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)  
Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Châloir ■ LILLE 114, Rue Nationale  
MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 10, Rue St-Pantaléon

DEMANDEZ NOTRE  
CATALOGUE-ALBUM GRATUIT

**BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1<sup>er</sup> l'Album général d'Ameublement. 2<sup>e</sup> l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile. **405**

Nos Magasins sont ouverts le Samedi toute la journée et resteront ouverts le Jour de l'Ascension et le Lundi de la Pentecôte toute la journée.

## COMME AUX TEMPS BARBARES



Le musée des Colonies, réorganisé, vient de rouvrir ses portes à Paris, près de la Porte Dorée. Entre autres curiosités, on y peut voir la cage de fer dans laquelle le sultan du Maroc fit enfermer le roghi Bou-Hamara qui s'était révolté contre lui. (N. Y. T.)

**LA CHANCE ET LE BONHEUR** illumineront votre vie si vous possédez la **MYSTÉRIEUSE FLEUR D'AMOUR** préparée spécialement pour vous lumineuse dans la nuit, au parfum magique. Sur de son pouvoir, je ne trahis pas de vous l'envoyer à l'essai sans engagement de votre part.

Choisissez la fleur que vous desirez rose ou œillet blanc. Une étude de votre vie et votre portrait graphologique seront offerts gratuitement pour toute demande. Indiquer vous-même votre date de naissance et joindre 3 frs pour frais d'envoi.

**NOMBREUSES ATTESTATIONS**  
PROF. AOUR P.O. Rue Franklin 30 LYON

**SOIGNEZ CHEZ VOUS** SANS PERTE DE TEMPS, SANS FIGURES, SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL. **MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES** SYPHILIS, BLENNORRAGIE, URETHRITES, PROSTATE, CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE. Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr.

**SERUMS - VACCINS NOUVEAUX**  
Vente ou écrire: Doct. 71, r. de Provence, Paris-9<sup>e</sup>  
Angle Chaussée d'Antin

**INFAILLIBLEMENT** avec **VIRRIADIANT** envoyée à l'essai, vous soumettra de près ou de loin quelqu'un à **VOTRE VOLONTÉ**. Demandez à **M<sup>me</sup> GILLET**, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N° 4.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco douane

100.000 clients par an. — 30.000 lettres de remerciement. Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.

**Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 510**

**L'ENNUI C'EST LA MORT! POUR RIRE, FAIRE RIRE**

Demandez les catalogues Farces, Atropes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Praxidigitation, Physique, Magie, etc. — Envoi contre 2 fr. Service 22 H. BILLY, MAYETTE SUCC<sup>rs</sup>, 8, rue des Carmes, Paris-5<sup>e</sup>. Maison fondée en 18 8.

**AVENIR** dévoilé par la célèbre voyante **M<sup>me</sup> WARYS** 16, r. de Monceau, Paris-8<sup>e</sup>. Envoyer prén., date nais., 15 fr. mand. (10 à 19 h.)

**OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE NEURASTHÉNIE**

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Variocèle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostate, Rhumatisme, Goutte sciatique, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre **l'ÉLECTRICITÉ** guérisseur naturel. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

**DOCTEUR S.-H. GRARD** INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand BRUXELLES-FOREST  
Affranchissement pour l'Étranger: Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.30

LISEZ CHAQUE SEMAINE :

**SÉDUCTION**

Le N° 2 fr. 50 En Vente partout

DEMANDEZ TOUS LES MERCREDIS

**Gens qui rient**

EN VENTE PARTOUT

Le N° : 1 fr.

**JUMELLE MILITAIRE**

perfectionnée d'Etat-Major — Marque "STREMBEL"

N° 3. — Notre **JUMELLE MILITAIRE** perfectionnée d'Etat-Major est une excellente jumelle à tous points de vue. Sa monture rigide et résistante est de construction éprouvée, on ne peut faire mieux comme solidité. Quant à son élégance, il suffit de l'examiner avec son gainage en cuir épais et son émail de luxe, pour apprécier combien cette jumelle est fine et gracieuse. Peu encombrante une fois fermée, elle s'allonge doucement par la molette centrale pour donner toute sa puissance. Son optique est à six lentilles de précision, ses objectifs achromatiques ont 43 mm de diamètre, et sa portée est de 32 kilomètres. Elle est munie de bionnettes creusées très pratiques pour les yeux, de parasoleils à glissières permettant d'observer les objets durant la pluie ou le plein soleil, d'une boussole indérégable de précision, d'un étui cuir cousu, avec courroie bandoulière et une petite courroie pour porter la jumelle en sautoir. Son prix extrêmement réduit et les conditions avantageuses que nous offrons permettent à tout le monde d'en faire l'acquisition.

Prix : **180 fr. payables 15 fr. par MOIS** ou au comptant avec 10 % d'escompte

N° 4. — Même modèle de qualité supér., optique de tout premier choix  
Prix : **220 francs payables 20 francs par MOIS** 10 % D'ESCOMPTE AU COMPTANT

**JUMELLES A PRISMES**

Grossissement 8 fois. — Marque "STREMBEL" donnant le maximum de portée, de champ et de clarté

Avec étui cuir havane, avec courroie bandoulière et courroie sautoir  
Hauteur fermée : 106 % - Poids sans étui : 520 gr. — Avec étui : 850 grammes

N° 10. — MODELE RECLAME : Prix 360 fr.  
N° 11. Bonne qual. : Prix 400 fr. — N° 12. Très bonne qual. : Prix 450 fr.  
N° 13. Qualité supérieure, choix extra : Prix 500 fr.

**Payables : 30, 40 ou 50 francs par MOIS**

MODELES SUPÉRIEURS AVEC GRANDS OBJECTIFS  
N° 14. Bonne qual. : Prix 550 fr. — N° 15. Qual. sup., choix extra : 600 fr.  
**Payables : 40 ou 50 francs par MOIS**

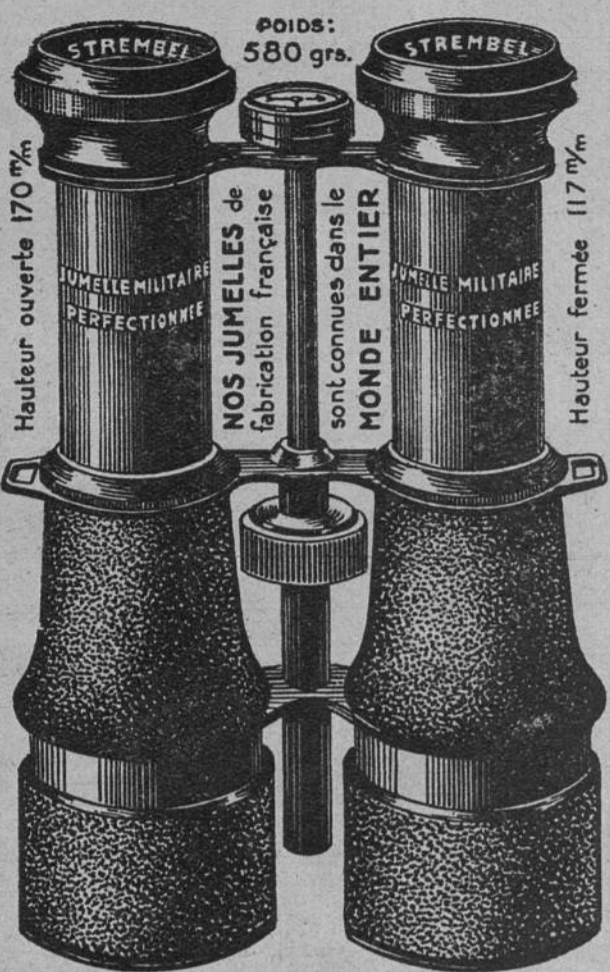
N° 16, grossissement 12 : 800 fr. N° 17, grossissement 18 : 1.000 fr.  
**Payables : 50, 80 ou 100 francs par MOIS** (suivant le modèle choisi) ou au comptant avec 10 % d'escompte.

Envoi franco de notre catalogue général contenant tous nos modèles de jumelles et d'appareils photographiques, etc., etc.

Veuillez m'adresser votre jumelle n°..... du prix de..... fr. que je paierai à raison de..... fr. par mois (au gré du souscripteur)

a) Le premier versement à la réception et ensuite je verserai chaque mois au compte de chèques postaux, NANTES, n° 5324 — b) ou au comptant avec 10 % d'escompte.

Nom ..... Prénoms .....  
Profession ou qualité .....  
Adresse de l'emploi .....  
Domicile ..... Ville .....  
Le ..... 1934 ..... Signature :  
Requer les conditions initiales



Bulletin de commande à remplir et à adresser à la **Maison Pierre STREMBEL** Fondée en 1906 **LES SABLES-D'OLONNE (Vendée)**

**DÉTATOUAGE**

PRODUITS - MÉTHODE du Prof. **DIUO**  
44, rue Douy-Deloupé, Montreuil-sur-Paris

**ÉCOULEMENTS** BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE guéris radicalement et rapidement par **PAGEOL**

le plus puissant antiseptique urinaire; évite toutes complications, supprime la douleur. (Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.  
La boîte 16 fr., 1<sup>re</sup> 16 50. La triple boîte, 46 20

**Seins** développés, reconstruits, embellis, raffermis par les **PILULES ORIENTALES**

Le meilleur reconstituant pour la femme qui désire obtenir, recouvrer ou conserver une belle Poitrine.

Flacon contre rembourse. 18 fr. 50  
J. RATTE ph. 45, r. de l'Échiquier, Paris 10<sup>e</sup>  
Dépôts à Bruxelles: Ph<sup>ms</sup> Delacre et St-Michel, Genève: Pharm. des Bergues.

**RAJEUNISSEMENT INTÉGRAL** IMPUISSANCE - NEURASTHÉNIE SEXUELLE **PERLES TITUS**

Formule du D<sup>r</sup> Magnus HIRSCHFELD

Les perles TITUS sont en vente au prix de 100 fr. la boîte dans toutes les pharmacies ou au dépôt général, Grande Pharmacie des Dames, 6, Rue des Dames, Paris (17<sup>e</sup>)

**BON** T. 1.691 pour une brochure scientifique avec planches en 5 couleurs et échantillon gratuit. Envoi franco gratis et discret par Laboratoires DUPRAZ, 6, Rue des Dames, Paris

un essai vous convaincra

VÉRITABLE MARQUE DE SÉCURITÉ

**BLACK CAT**

MARQUE DÉPOSÉE

**ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC**

Seuls les véritables Préservatifs "BLACK CAT" en caoutchouc-soie sans soudure, VÉRIFIÉS, CONTRÔLÉS et GARANTIS indechirables 1 an, sont réputés dans le monde entier depuis des années pour leur SOLIDITÉ et, seuls, ils vous assurent une SÉCURITÉ ABSOLUE!

N° 100	«Ivoire»	Soie blanche fine	La do.	10.
N° 100 bis	«Réservoir Ivoire»	»	»	11.
N° 101	«Velouté»	Soie rose ext. fine	»	12.
N° 101 bis	«Réservoir velouté»	»	»	13.
N° 102	«Naturel»	Soie brune surfine	»	14.
N° 102 bis	«Réservoir naturel»	»	»	15.
N° 103	«Cristallin»	Soie blonde super.	»	16.
N° 103 bis	«Réservoir cristallin»	»	»	17.
N° 104	«Pélaro»	Soie peau ext. super.	»	18.
N° 104 bis	«Réservoir pélaro»	»	»	19.
N° 114	«Latex»	Soie lactée invisible	»	22.
N° 105	«Renforcé»	lavable extra	»	20.
N° 106	«Soie chair»	lavable supérieur	»	25.
N° 106 bis	«Supersolchair»	lavable extra-supér.	»	40.
N° 107	«Épave»	lavable d'usage	»	65.
N° 108	«Crocodylle»	Spécial américaine	»	30.
N° 109	«Baudruche»	extra, 20, 25, 30, sup. 40, 50, 60.	»	»
N° 110	«Bout américain»	Modèle très court	»	6.
N° 111	«Collection»	Mod. variés supér.	»	25.
N° 112	«Échantillons»	Mod. variés extras	»	15.
N° 113	«Assortiment Black Cat»	23 mod. différents	»	50.
N° 120	«Le Vérifier»	appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs.	»	8.

RECOMMANDÉ : Le N° 114 «LATEX», nouveau préservatif donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le N° 106 «SOIE CHAIR», lavable, d'une solidité incomparable.

CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles intimes pour Dames et Messieurs avec tous renseignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois.

ENVOIS rapides, recommandés, en boîtes cachetées sans aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le contenu (DISCRETION ABSOLUE GARANTIE).

PORT : France et Colonies : 2 francs ; Étranger : 5 francs ; Contre remboursement (sauf étranger), port et frais : 3 frs. (Bien indiquer votre adresse très lisible et complète.)

PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en timbres. Adressez mandats-poste, mandats-cartes, mandats-lettres, mandats-internationaux ou chèques à la

**MAISON P. BELLARD, HYGIÈNE**  
55, rue N.-D.-de-Lorette, 55 - PARIS (9<sup>e</sup>)  
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue.  
Magasins ouverts de 9 h. à 7 h. - Même maison, mêmes articles : 22, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9<sup>e</sup> (G<sup>re</sup> Boulevards)



Devant les Assises de l'Hérault, a comparu le cheminot Bezombes, accusé d'un double crime commis dans la gare de Montpellier-Palavas, sur la personne des employés Massol et Lacans. Bezombes a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Ce verdict a fait scandale dans



l'Hérault. A gauche : Une photo de l'audience. Bezombes est ici debout. A droite : Attendant l'issue du procès Bezombes, la foule s'est massée devant le Palais de Justice de Montpellier. Elle a salué de cris « A mort ! » la sortie de l'accusé, qu'il a fallu protéger. (Figaret et Nxt.)



A Paris, les nommés Roger Tardieu et Louis Assaud ont été arrêtés au moment où ils tentaient de cambrioler le bureau de poste du boulevard Mural. Pris en flagrant délit, les deux malfaiteurs ont été expédiés au Dépôt (F. P.).



A la Préfecture de police de Paris fut inauguré un buste de M. Lépine. M. Sarraut remit des décorations aux agents s'étant distingués. (Rol.)



Le gangster américain Donnelly qui se trouvait en prison en France a été expédié en Amérique pour y être interrogé au sujet de la mort du baby Lindbergh. Donnelly en a su très long, croit-on, sur cette affaire jamais élucidée. Voici le gangster conduit au paquebot. (F. P.)



Louis Venuat, qui assassina lâchement son ancien patron, le fermier Sauvret, pour le voter, a été condamné à mort par la Cour d'Assises de l'Allier. Voici, après le verdict, le « promis à Deibler » reprenant la route de la prison. (F. P.)



Deux cavaliers du 29<sup>e</sup> dragons avaient abandonné leur poste pour aller boire durant des tirs réels en forêt de Sourdun. Ils firent ainsi courir les plus grands dangers aux passants. Bordez (à gauche) et Le Corf s'en sont tirés avec deux mois de prison. (Rap.)